



Le Folklore Brabançon

Juin 1979

N° 222

Périodique trimestriel

Le
Folklore
Brabançon

Juin 1979

N° 222

Sur la couverture :

Le médecin de 1840

(dessin de Gavarni, extrait de « La Médecine anecdotique », t. 1, p. 7)

Le Folklore Brabançon

ORGANE DU

Service de Recherches Historiques
et Folkloriques de la Province
de Brabant

Rue du Marché-aux-Herbes, 61 - Tél. 513.07.50
1000 BRUXELLES

Sommaire

*Prospections dans les collections du château-
musée de Gaasbeek, (série X)*

par G. RENSON, docteur en histoire et
Marg. CASTEELS, docteur en histoire de
l'art et archéologie 125

*La journée d'un médecin de Bruxelles en 1830
(24 août 1830)*

par le Docteur Francis FLAMENG 171

Juin 1979

N° 222

Prix : 60 F

Le numéro 222 de la revue
« DE BRABANTSE FOLKLORE »
contient les articles suivants :

*Amerika, het beloofde land voor
Brabant? (vervolg en slot)*

door Henri VANNOPPEN, Doctoran-
dus Geschiedenis.

*De Rooms Katholieke en Protestantse
Inquisitie in de Zuidnederlandse Pro-
vinciën, (vervolg)*

door Maurits THIJS, Ere-Inspecteur-
Generaal.

Prospections
dans les collections
du château-musée
de Gaasbeek



SERIE X

par

G. RENSON,
docteur en histoire

et

MARG. CASTEELS,
docteur en histoire de l'art et archéologie

TABLEAU, REPRESENTANT UNE BATAILLE,

de Jacques Courtois, dit « le Bourguignon » (XVII^e siècle).

Toile (H 118 x L 161 cm). Inv. n° 1191.

Dans la chambre à bretèche se trouve un tableau représentant une bataille. Sur l'avant-plan on voit des guerriers, les uns en harnais, les autres dans une sorte de sarrau et turban, les uns armés d'une hache, les autres d'un cimeterre. L'ensemble du spectacle donne l'impression d'un combat.

La plus grande partie du tableau est occupée par les nuages et le paysage. La peinture est belle de couleur et de ligne.

Jacques Courtois est un peintre né à St. Hippolyte en 1621 et connu également sous le nom de Giacomo Cortese, en raison de son activité en Italie. Son œuvre, dans laquelle se mêlent les sujets religieux et les thèmes de bataille, la piété et l'aventure épique, est à l'image de son existence, pleine de péripéties. En 1655 il se retire chez les Jésuites.

Ses séjours à Milan, Bologne, Florence, Sienne et probablement à Venise lui permettent d'assimiler, dans sa complexité, la culture italienne.

Il se montre attiré par les décorations grandioses et illusionnistes de Pierre de Cortone, avec lequel il se lie d'amitié.

Par la justesse des attitudes, la vivacité des mouvements, l'aspect anecdotique tout autant qu'héroïque des mêlées, celles-ci rappellent aussi les batailles de Michelangelo Cerquozzi. C'est essentiellement pour ces dernières qualités qu'il sut s'imposer. Il fut sollicité en 1656 par Marthias de Médicis qui le prit à son service à Florence. Il mourut à Rome en 1676.

La composition est fougueuse, riche en couleurs et en éclats lumineux, à la fois anecdotique et douée d'une véritable ampleur épique. Cette scène de bataille illustre la période baroque de l'œuvre peint de l'artiste français.

« Artiste très habile et très spontané, peignant presque toujours du premier jet, il a su comme peu de maîtres donner l'impression confuse et largement traitée de batailles auxquelles il avait assisté. Sa couleur est parfois un peu sombre, mais ses tableaux se font remarquer par leurs belles qualités de composition ».

Origine : Acheté au collectionneur G. Dulière, Bruxelles en 1976.

Lit. : M. BOUCHERY de GRANDVAL et BENEZIT, *Dictionnaire critique et documentaire de peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, Paris 1966, t. II, p. 688.

Les Muses, Bruxelles 1971, t. V, p. 1714-1715.

G.R.



PORTRAIT DE JEAN-MARTIN ARCONATI-VISCONTI

par E. Metzucker (1873).

Panneau (64 x 54,5 cm.). Inv. n° 973.

Jean-Martin (Grammartino) était né à Pau le 11 novembre 1839, comme fils de Giuseppe et Constanza Trotti. Il prit part, en tant qu'officier, à la campagne de 1860-1861 et y conquist la médaille d'argent «al valore militare» pour le courage dont il avait fait preuve à la prise de Pérouse et au siège d'Ancone. Il entreprit un voyage en Egypte. En 1865 il fit une nouvelle expédition au Moyen-Orient, cherchant comme il le dit lui-même, à recueillir des données qui pouvaient intéresser aussi bien les sciences archéologiques que les sciences géographiques et humaines. Il publia en 1872 en deux volumes son «Diario di un viaggio in Arabia petrea».

Ses publications lui valurent l'estime des sociétés savantes; il fut appelé à faire partie de la *Società italiana di Geografia*; le *Royal Geographical Society* de Londres l'avait élu fellow.

Le 29 novembre 1873 il épousait à la mairie Drouot à Paris Marie-Louise-Jeanne Peyrat. Jean-Martin mourut à Florence le 24 février 1876.

E. Metzucker, un peintre français qui l'accompagnait souvent, le peignit, assis sur un dromadaire. Metzucker fut un peintre de genre et de portraits, né à Paris au XIXe siècle.

Sur le portrait, la marquis est habillé d'un sorte de djellaha oriental. Derrière lui se trouve un petit garçon. Les dattiers accentuent l'aspect exotique.

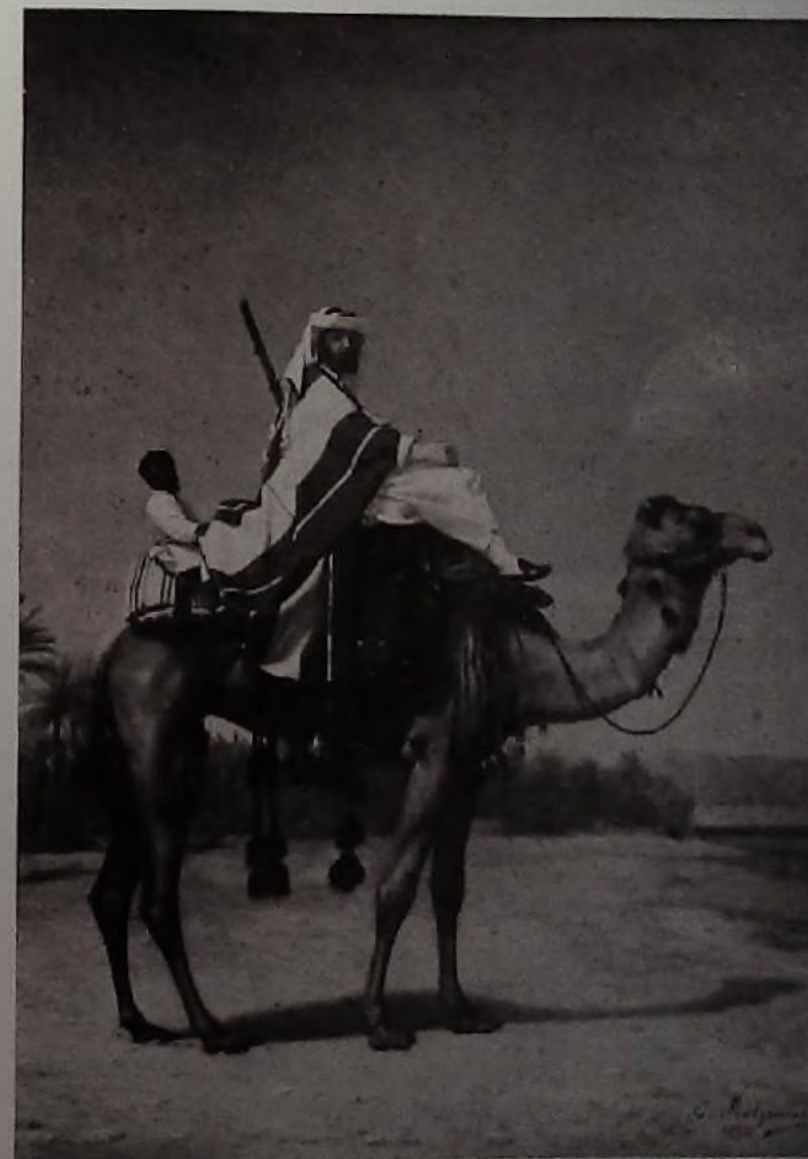
Le tableau, qui se trouve dans l'appartement du conservateur, a un cadre en bois duré aux chiffres couronnés (CAV), ce qui en rehausse la valeur.

Exposition : Gaasbeek 1967.

Lit. : G. RENSON, *De Arconati-Visconti gaven aan Gaasbeek een internationaal knuikst.* in *Eigen Schoon en De Brabander*, 1ère année, n° 6-7-8.

R.O.J. VAN NUFFEL - G. RENSON, *Les Arconati-Visconti, châtélains de Gaasbeek*, s.l., 1967.

G.R.



VUE DE CHATEAU ET PAVILLON DE PLAISANCE

Aquarelle avec un cadre doré moderne, par C. Bossoli (ca. 1883).
(H 24 x L 43). Inv. n° 1199.

Cette aquarelle se trouve au bureau du secrétaire-comptable. C'est une vue du château, avant la restauration, avec les remparts, la tour St. Pieters-Teeuw et le pavillon de plaisance, vus de l'est. A l'avant-plan on voit quelques hêtres et un étang.

Carlo Bossoli fut un peintre de combats et de paysages. Il naquit à Davesco près de Lugano en 1815 et mourut à Turin le 2-8-1884. Il séjourna pendant sa jeunesse en Russie et Angleterre, comme peintre de la reine. On garde au Musée Civico de Turin nombre de ses peintures, entr'autres 105 *en tempera* qui traitent des événements militaires et politiques de 1859-1861.

En dessous de l'aquarelle, la marquise Arconati Visconti écrit « A mon bon et cher ami Fr. Cumont, la dernière dame de Gaesbeek ».

Frans Cumont fut un des habitués de Gaasbeek, ainsi que E. De Mot, bourgmestre de Bruxelles, Adolphe Max, Paul Heymans, Paul Frédéricq et Henri Pirenne. (Il y en avait encore beaucoup d'autres comme Dreyfus, Reinach, le Dr. Dorthoir et surtout Raoul Duseigneur).

Frans Cumont (1868-1947) était orientaliste et historien en matière religieuse, professeur à l'université de Gand (1892-1910), conservateur aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles (1899-1912). Après sa démission volontaire il entreprit plusieurs voyages au Moyen-Orient et conduisit les premières fouilles à Donne-Europas. Il fut reconnu comme un des meilleurs connaisseurs des mystères concernant Mithra ainsi que de l'influence des religions orientales sur le paganisme romain.

Cette aquarelle fut donnée au château avec bien d'autres objets le 31 décembre 1951.

N'oublions pas, comme déjà dit plus haut, que Frans Cumont était un très bon ami de la marquise (dernièrement 422 lettres écrites par la marquise Arconati-Visconti, née Marie Peyrat, et adressées à Frans Cumont, furent léguées au château) et témoin d'honneur lors de la donation du domaine de Gaasbeek à l'Etat belge (donation consacrée par acte notarié, le mardi 30 août 1921 et acceptée par l'Etat par arrêté royal du 18 août 1922).

Origine : Donation Frans Cumont (1951).

Exp. : *Construction et Iconographie du château de Gaasbeek*, exposition, Gaasbeek 1960.

Lit. : CODA, *Torino artist. e l'Esposiz. Nazion. d. 1884.*

BIANCHI, *Artisti ticinesi*, 1900.

BIGNAMI, *Pittura lombarda nel sec. 19* (1900) n° 135.

CARLO BRONNE, *La marquise Arconati, dernière châtelaine de Gaasbeek*, Bruxelles, 1970.

Fr. CUMONT, *La marquise Arconati-Visconti (1840-1923) - Quelques souvenirs*, publié et commenté par G. Renson, conservateur, 1978.

G. RENSON, *La Construction et l'iconographie du château de Gaasbeek (1240-1970) avec un aperçu historique du château-musée depuis 1924 jusqu'à 1970*, s. l., s.d.

G.R.



PORTRAIT DE GIAMMARTINO ARCONATI VISCONTI

par E. Metzmaeker

Toile (dim. 55,5 x 46 cm). Inv. n° 1196.

Ce portrait, disposé à côté de celui de Trotti, décore les parois de la salle de la galerie du château

Giammartino est représenté à mi-corps, de profil, dans la force de l'âge. Le marquis au regard franc témoigne d'un esprit vif et d'une grande perspicacité. Son nez aquilin et son grand front révèlent les traits de famille. Comme ceux-ci, il aimait de s'habiller à l'orientale. Il porte une toque rouge, à grands bords, serrant la tête. Ce chapeau original laisse apercevoir une chevelure abondante. Son costume du XVI^e siècle, à manches bouffantes et rayées, ressort bien sur le fonds sobre de la toile.

Rien d'étonnant à ce que Giammartino, le voyageur de l'Orient, qui écrivit et publia ses mémoires, se fasse prendre par son compagnon de voyage et ami, l'artiste E. METZMACKER.

Le cadre ajouré aux rinceaux dorés réhaussés de bleu, véritable œuvre d'art, témoigne d'une origine italienne.

Le chargé de mission aux acquisitions de l'Etat, choisit ce tableau parce qu'il représentait de manière frappante le dernier châtelain de Gaasbeek et au surplus parce que le cadre était quasi identique à celui de Trotti que nous possédons déjà.

Peut-on présumer que les deux portraits firent partie d'une suite de portraits de famille disparus au cours des ans ?

Le tableau fut acheté le 22 avril 1975 à la vente GERI à Milan et provient du mobilier de la villa Balbianello (lac de Côme) auparavant propriété de la famille Arconati.

Le Général Butler Ames de Boston l'acheta en 1919 et, après son décès, l'œuvre échut à sa nièce Mrs PLIMPTON de New-York (1).

M.C.

(1) Exp. Œuvres acquises par l'Etat en 1974, par le Palais des Beaux-Arts de Bruxelles et le Musée Royal des Beaux-Arts d'Anvers.



PORTRAIT D'ALEXANDRE TROTTI

par E. Metzmaeker.

Toile (dim. 55,5 x 46 cm). Inv. n° 1067.

Ce portrait de Trotti se trouve dans la Galerie à côté de celui de son cousin Giammartino Arconati. Trotti naquit en mars 1841, comme fils de Louis Trotti (1805-56) qui avait été en service au "Regimento di ulani nell'esercito imperiale austriaco", où il obtint plusieurs grades. Sa mère, Sofia Manzoni, qu'Alexandre perdit dès son jeune âge, était la fille de l'éminent Alexandre Manzoni, auteur des "Promessi Sposi". A. Trotti était le neveu de Constance Trotti, mère de Giammartino (1).

Alexandre, représenté à mi-corps et de profil, paraît aussi jeune que son cousin précité. Il porte une "maille d'acier", c'est-à-dire une espèce de chemise formée de mailles aux anneaux d'acier, qui recouvre la tête et le front. Il est peint en chevalier de l'Ordre de Malte, titre qui échut à bien des membres de sa famille (2).

Nous ne retrouvons ni signature ni date sur cette toile.

Les dimensions mêmes, la ressemblance des cadres et une composition identique nous font présumer que les deux portraits d'Alexandre Trotti et de G. Arconati Visconti furent peints par le même artiste : E. METZMACKER.

Ces deux toiles contribuent à rehausser la valeur des œuvres d'art de la galerie.

M.C.

(1) Grâce à l'appui du Fonds National de la Recherche scientifique, ces documents purent être consultés à Milan à l'Archivio Storico Civico, Biblioteca Trivulziana, Fonds Archivio MALVEZZI, Documenti TROTTI (tableau généalogique des Trotti). Pour d'autres renseignements, cfr. F.C. (Felice Calvi), *Famiglie notabili milanesi*, I, (Tavola Milano, Vallardi, 1975, p.).

(2) Ibidem.



PORTRAIT DU MARQUIS CARLETTO ARCONATI

Bois (panneau) peint par Ange-François, artiste bruxellois, 1823.
(Dim. 33 x 28 cm). Inv. n° 100.

Carletto Arconati est le fils aîné de Costanza Trotti, épouse de Giuseppe di Carlo Arconati-Visconti (1). Né en 1818, il mourut en 1839 à Gaasbeek, du typhus qui sévit dans la contrée. Le jeune étudiant était donc le frère de Giammartino Arconati-Visconti (1839-1888), dernier châtelain de Gaasbeek.

Le buste le représente, garçon de cinq ans, dans une composition symétrique et en plan frontal. L'enfant porte un costume foncé muni d'un col plissé clair. Une chevelure opulente, partagée au milieu du front, encadre son visage arrondi.

Le peintre a placé son modèle dans une atmosphère verdoyante, peut-être bien celle du parc du château de Gaasbeek.

Au revers du panneau sur une « Carte du Connaisseur », on lit : « Isidore François, peintre, professeur à Charleroi, 1794, envoie son élève François J. Navez, en 1803, à l'académie de Bruxelles que dirigeait Pierre-Joseph, Célestin, François, son père ».

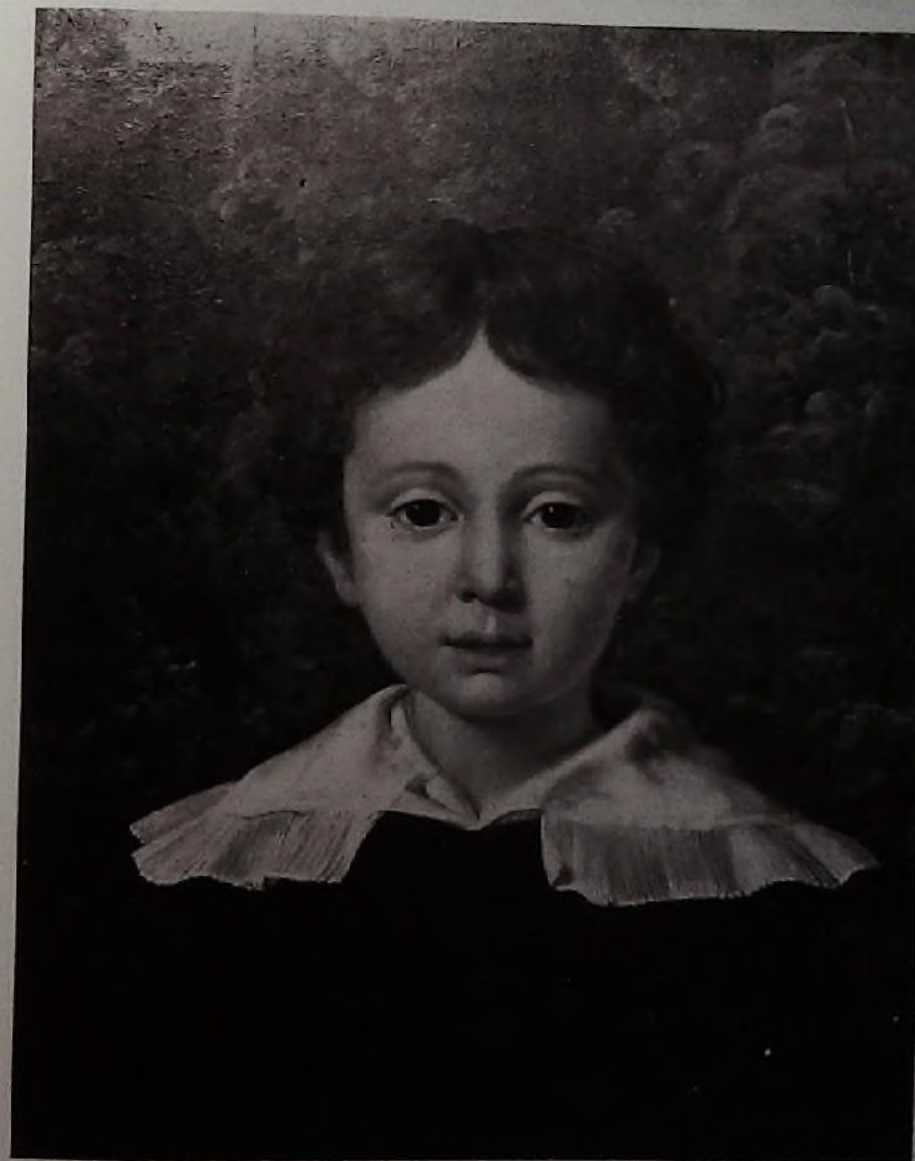
Ce beau portrait est de facture classique et témoigne du sens artistique de l'auteur.

M.C.

(1) Cfr. Milano ARCHIVIO STORICO CIVICO, Bibliotheca Trivulziana. Fonds *Archivio Malvezzi* (tableau généalogique manuscrit).

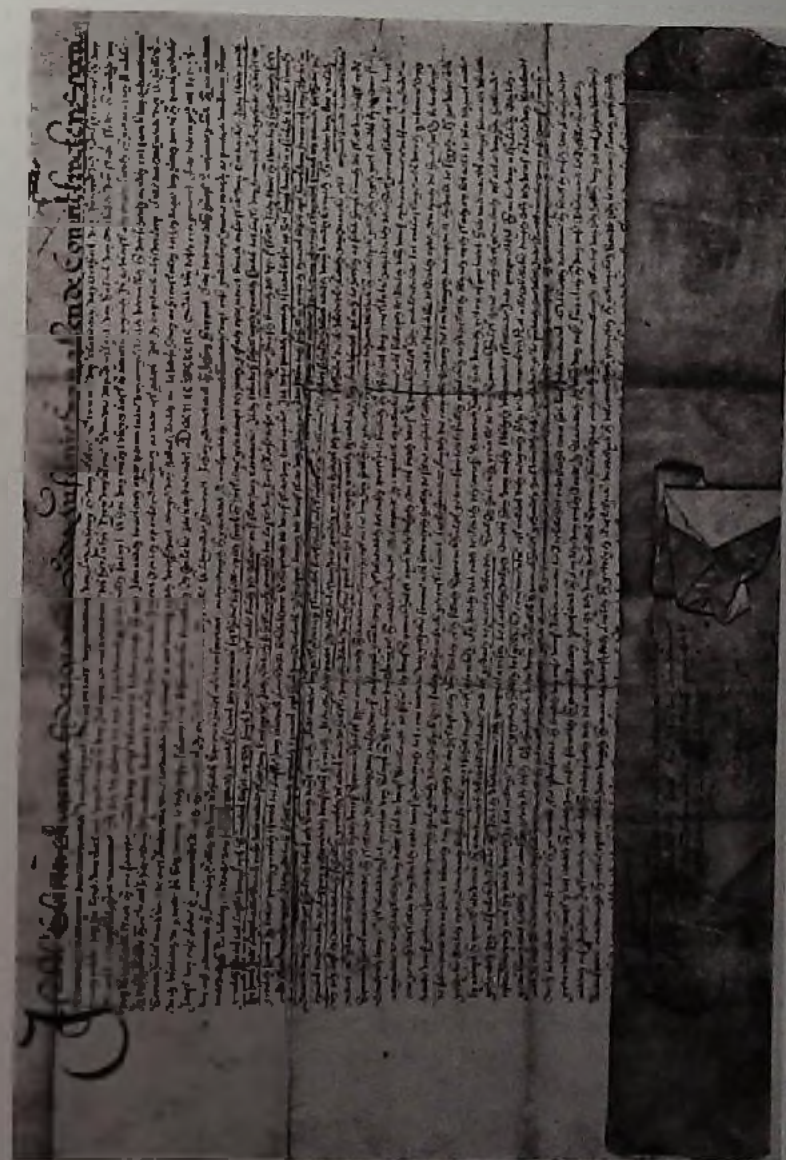
(2) F. VENNEKENS, *La Seigneurie de Gaesbeek* (1236-1795), Affligem, 1935, p. 224, écrit : « Le 29 juin 1839, pendant que le marquis Joseph Arconati était à Milan et la marquise à Vienne, leur fils aîné Charles, étudiant à l'Université de Heidelberg, mourut du typhus au château de Gaesbeek. Il fut enterré au cimetière de Gaesbeek ». Cfr. aussi J. CROMPHOUT et F. VENNEKENS, *Le Château de Gaesbeek*, Affligem-Hekelgem, 1939, p. 24.

En 1970 C. BRONNE (*La marquise Arconati*, p. 35) écrit : « Aux tracas judiciaires causés par l'héritage de l'oncle Paul Arconati se joignait un malheur dont Constance Arconati ne se remit jamais complètement. Un fils était né en leur foyer, tout au début de leur mariage : Carlo. Ses parents avaient suivi de près les études qu'il faisait à Heidelberg. En 1838, il fut proclamé docteur en philosophie et lettres. Il se trouvait à Gaesbeek lorsque le typhus l'emporta le 9 juin 1839; la nouvelle frappa le père à Milan et la mère à Vienne et leur fit prendre la Belgique en aversion. Ils ne résidèrent plus au château, sinon pour se rendre sur la tombe de Carletto pour laquelle Geefs sculpta un ange assistant un adolescent ».



A.G. B. 122: AUTORISATION DE TRANSPORT DE RENTE
 DONNEE PAR L'INFANTE ISABELLE
 AUX HERITEURS DE SPRONCKHOLST — 1598.

Isabel Clara Eugenia bij der gratie Gods Infante van allen den Coninckrijcken van Spaignen, hertoginne van Bourgondien, van Lembourg, van Luxembourg en(de) van Gelre, Gravinne van Vlaenderen, van Arthois, van Bourgondien, Paltsgravinne en(de) van Henegouwe, van Hollant, van Zeclant, van Namen en(de) van Zutphen marckgravinne des heylichs Rijcx van Rome, Vrouwe van Vrieslant, van Salins, van Mechelen, van(de) stadt, steden en(de) landen van Utrecht, ende Groninge. Allen den ghenen die deze jegenwoirdige zien zullen saluyt Alzoo van onsentwegen last en(de) com(m)issie gegeven is geweest aen onsen lieven en(de) getrouwen Karle van Steelandt, Raet en(de) ontfanger g(e)n(er)ael van Oistvlaenderen te vernemen ende met jemanden tracteren opde permutatie van eenige renten vervallen en(de) verschenen aenden ontfanck van extraordinaire in onsen lande en(de) Grootschepe van Vlaenderen, bedient bij Lieven van Marcke jegens rente op onse gemeynen aldaer oft elders zoe in capitael als verloop ende dat volgende dien Achille's Spronckholst (sic) erich houdere onse Landts van Vrie tevreden is geweest te acnvaerden opden voorsz(eide) voet eenige van zelve rente met verschenen achterstellen totten daege van heden, ponts en(de) ponts gelijcke mits welcken van noode is hem daerop te doen depecheren onse behoorlijke briefven in zulcke aeken dienende. Doen te wetene dat wij desen overgemerct ende daerop gehadt hierst van onse lieve en(de) getrouwe Raeden en(de) meesters in onse rekenamer te Rijsselle Alexander hanraet Jehan dennetières en(de) Jehan happiot ende daerna van(de) hooft tresorier g(e)ne(er)ael en(de) gecom(m)itteerde van onser gemeyne en(de) finantien hebben den voorsz(eide) Achilles Spronckholst getransporteert overgedraegen en(de) getedeert transporteren overdragen en(de) cederen vuyt onse zuuwerlinge gratie bij desen, de partijen van renten hiernaer volgen(s) te weten een rente van seshien ponden grooten sjaers den penninck seshiene beset op een huys en(de) hostelrije genaempt den Hoven gestaen opde merct binnen onser stede van Cortrijcke, Item twee ponden grooten sjaers tot laste van Loys Simoens beset op zijn huys inde Doornickstraete (bin(n)en der zelve onsz stede van Cortrijcke, Item twintich schellingen grooten sjaers tot laste van François Goetgebuer en(de) beset op zijn huys inde Leystraete binnen onsen voornoemde stede van Cortrijcke Item dertich schellingen grooten tot laste van Joos Roose, beset op twee zijne huysen binnen der voorsz(eide) stede Item twee en(de) twintich schellingen grooten sjaers en twee ponden grooten tsjaers tot laste van Andries Landckvelt bekent voor schepenen der voorsz(eide) stede van Cortrijcke Item drie ponden grooten tsjaers beset op het huys van Nicasius de Ensere binnen onser stede van Brugge Item dertich schellingen grooten tsjaers opt huys van Nidaes Philpot binnen der voorsz(eide) stede van Brugge. Item twintich schellin(gen) grooten tsjaers beset opt huys van francois van(den)



Beke ($\frac{3}{4}$ van regel onleesbaar door plooi). Item eene andere rente van dertich stuyvers sjaers den penni(n)ck sesthien die daniel van Valberge schuldich was aen Simon van(den) Cruycken, ende andere van geld dertich stuyvers... als boven die Guillaume Clemaert schuldich was aenden voirn(oemde) vanden Cruycken... andere van drie gulden tsjaers die Marten de Lespay geldt aen den voirsz(eide) van (den) Cruycken Item een derde paert in een rente van vier jonden grooten tsjaers den penninck sesthiene die de weduwe Lieven van Marcke gelt op haer landt te middelkercke en(de) ten lesten vierendertich schillin(gen) grooten Vlaems over de helft van een rente van drie pont, acht schillingen grooten tsjaers, die jan waert placht te heffen op seker huys binnen de stede van hulst op de merct..

Op de plicatura: In huere hoocheyt, den grave van sevenbergen, ridder van(den) orden, hooft, Jehan van Drenckwaert ridder. Ph(i)l(i)ps Sterck gecom(m)itteert van(den) financien ende andere jeghenwoirdich (1).

(G.R)

N.B. 1 livre ou 20 deniers = 40 gr.; donc 1 denier = 2 gr. Il faut tout de même faire remarquer que la valeur changeait de lieu en lieu.

(1) H. ENNO VAN GELDER et M. HOC, *Les monnaies des Pays-Bas bourguignons et espagnols, 1434-1713*, Amsterdam 1896.

M. HOC, *La livre de Flandre à l'époque moderne, et Miscellanea historica A. De Meyer*, t. II, 1946, p. 765-771.

P. STAFFORD, *Monetary problems and policies in the Burgundian Netherlands, 1433-1496*, Leiden 1970.

Quelques ouvrages généraux:

H. VAN HOUTTE, *Documents pour servir à l'histoire des prix de 1381 à 1794*, Bruxelles, 1902.

A. WIJFFELS, *Dokumenten van de geschiedenis van prijzen en lonen in Vlaanderen en Brabant (XV-XVIII e.)*, Bruges 1959 (Publications de la Faculté de Philosophie et Lettres, 125e fasc.).

J. NICOLAS, *L'argent des principautés belges pendant le moyen-âge et la période moderne*, Namur 1933.

Dans le « Nieuwen tarif, Gand 1751 » les monnaies furent évaluées en « gulden, stuyvers, denieren » et en « ponden, schillingen, grooten » dans la proportion d'1 à 6 entre florins et livres lourdes.

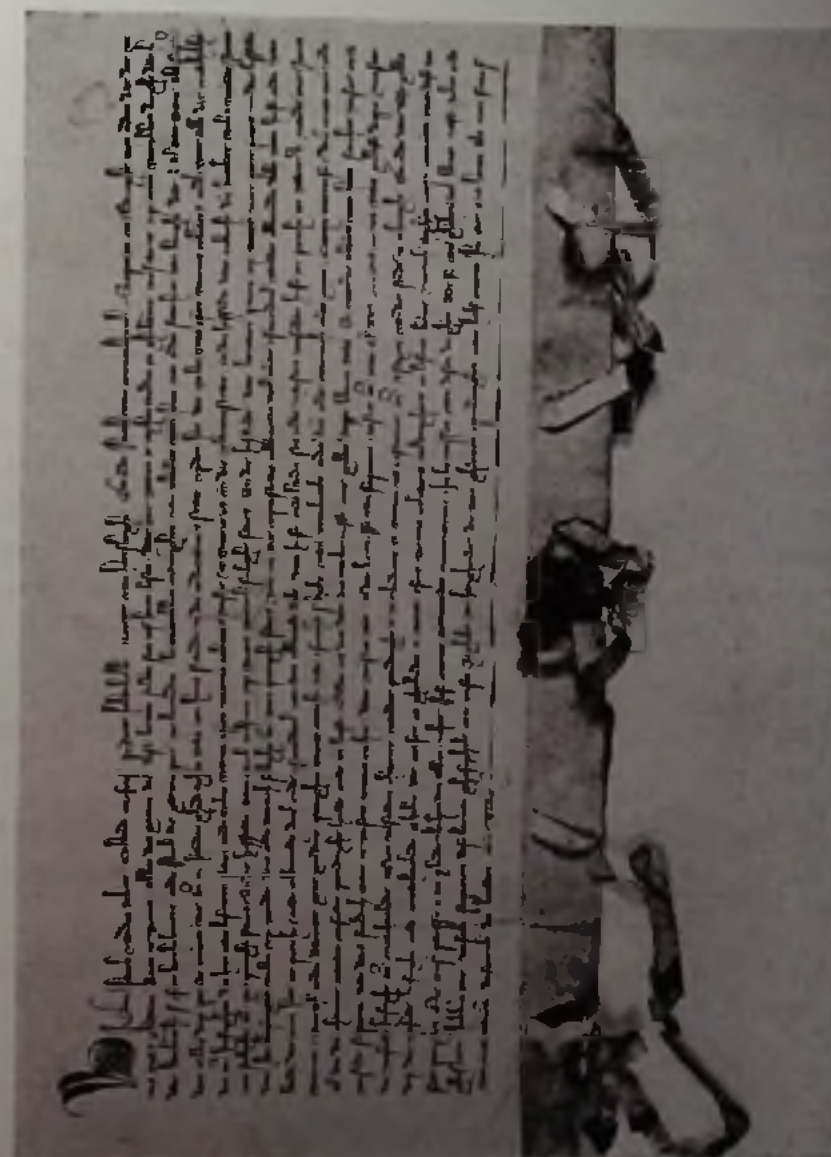
N.B.: « Le florin de 20 patars monnoye d'Arthois, aussy bien que la livre d'Arthois ont tousjours égale le florin de quarante gros monnoye de Flandre » (voir M. HOC, *o.c.*, p. 769; *Revue belge de Numismatique*, LXXXIV, 1952, p. 118).

A.G. B.4. PARCHEMIN

émanant du conseil échevinal de la ville de Bruges,
daté du 15 mars 1310 (1).

Wilt Jacob vanden ackere-colaerd cortescoof pieter heldebolle romaer van hertsberghe ende jacob van cranenburgh scepenen in Brughe tien tiden dat dit vor ons was ghedaen doen te wetene allen den goenen die dese letteren sullen sien iof horen lesen dat wie waren te iegenworden in ghebance vier-schaerne op enen wetteliken dinghe dach daer lambricht sekere berckelmeeus ende jacob die garencopere verkenneden bi wetteliken mani(n)ghen van alaerde uten hove tien tiden scouthete van brughe dat si aldaer waren als scepen(en) daer Gilke dop pande metter wet ende in(de) handen ghedraghen was een huus staende in die cordewaniers strate opden hoec wat wilen was sete tolnaers ende vore alle die ervachtliche dan an(de) husinghen die hier naer bescreven staen ende wilen waren tserc... tolnaers vorseit te wetene es in die vlamincstrate in die hofstede dater robrecht die ketelaere wilen woende zeventien sceleghe ende zes peneghe sjaers an die hoofstede daer jacob volpont op woent viertich scel(1) inghe sjaers an die hofstede daer bernaert priem op woent viere pont sjaers an die hofstede daer jan boesangue wilen op woende drie en dertich schellingh en(de) vier penninghe sjaers vort in die caperstrate tellevende deel en de tferendeel vanden ellevende dele van huse ende van lande dat man heet ter penche ende tellevende deel ende tferendeel vanden ellevende dele van huse ende van lande staende naesten voorseiden huse ter penche ter maeret waerd over zeven waervan twintich ende dartiene grote goudene peneghen metter marke van tconinx slaghe van vrankerike ende drie ende twintich oude grote coninx tournoise drie miten min ende twintich oude grote coninx tournoise drie miten min ende al dat die chaertre vander voorseiden pandinghe houdt nde in heeft. Ende na dien dat dien verkennesse met gilke doppe bleven was so maende alaerd van hove scouthete vorseit ons vorseide scepenen wat dats sculdich ware te wesene metten rechte daer wusden wie nader kennesse van scepenen vorseit an(de) naer al dats vor ons comen was gillise doppe vorseit die welcke husinghe ende ervachtichede na den voorseiden chaertre van den pandinghe te verbiedene te wetten na costumen en(de) usagen van der stede van brughe Ende daer dede Gillis dop die voorseide husinghe ende ervachtichede ghelic dat vorseit es ghebieden te wetten tserc weitiens tolnaers aeldinghers te losene binne(n) veertich dagen eerst comen-de over dese vorseide peneghen met VII s parisise van v(er)bode(n) behouden allen rechten(n) iuf menne andworder nemmermeer in kennessen van desen dinghen dat si wel ghehouden bliven vass seker ende ghestade hebben wie vorseide scepenen dese letteren gheseghelt met onsen zeghe-len uuthanghende dit was ghedaen... naer half maerte int jaer ons heren als men screef... desentich drie hondert ende tiene... (2)

G R



- (1) Nous étions d'avis de mettre en lumière la richesse de nos archives par la publication de ce document qui date de 1310 c-à-d. 8 ans après la bataille des Eperons d'Or.
- (2) Ervachtiche : héritiers.
Verkennen : faire connaître.
Verkennisse : publication - gage.
Aeldingher : héritier.
Losen : affranchir un gage par le paiement d'une somme.
Cordewanier : cordonnier.

SAINTE BARBE

bois polychromé, travail allemand. XV^eme s.
(Dim. H. 1,20 m x L. 0,38 m). Coll. Arconati. Inv. n° 729.

Cette statue décore une des parois du hall d'Egmont. L'inventaire du château (1) considère erronément la figurante comme étant la Sainte Vierge.

Nous reconnaissons aisément dans cette sculpture les attributs de Sainte Barbe (2). Conçue en un plan frontal, la tête est légèrement inclinée vers la droite; la sainte tient des deux mains un calice, son attribut. La statue faisait vraisemblablement à l'origine partie d'un ensemble architectural, peut-être un retable d'autel. Souvent la sainte était accompagnée de deux autres : Sainte Catherine et Sainte Madeleine. Le trio représentait les trois vertus théologales : la Foi, l'Espérance et la Charité.

Son large manteau, qu'elle soulève légèrement, laisse entrevoir une robe du XV^e siècle.

Le langage des plis offre un rythme anguleux, propre au travail du XV^eme siècle. On retrouve des statues analogues, parmi les figurantes de retables.

La polychromie contribue à donner un caractère expressif au modèle.

M.C.

(1) D'après celui-ci, la pièce coûtait 3000 fr.

(2) Eug. DROULERS, dans son *Dictionnaire des attributs, allégories et symboles*, Turnhout, s.d. p. 26 écrit : « Sainte Barbe, vierge et martyre sous Falère et sous Maximin, vers 300. Elle a pour attributs un calice, car on l'invoque pour ne pas mourir sans sacrement ».



MADONE AVEC ENFANT ET CHERUBINS

Pasticcio, polychromé, bas-relief italien, XV^eme siècle.
(Dim. diam. 80 cm). Inv. n° 728.

Cette composition se trouve dans la chambre des réserves du château (1).

La Vierge, au voile transparent couvrant l'épaule et la poitrine, porte l'Enfant Jésus à sa droite; le divin Enfant, assis sur Sa main droite, appuie les pieds sur la main gauche de sa Mère.

La Madone, repliée sur elle-même, a le regard mi-clos; l'Enfant va bénissant. Mère et Enfant sont entourés de chérubins; l'un aux mains jointes, l'autre aux mains croisées sur la poitrine, dans une attitude réservée.

Réussie est la composition circulaire que l'on retrouve dans les personnages, couronnés d'une auréole, se prêtant au cadre en forme de tondo.

Nous ne disposons pas de renseignements d'archives concernant ce "pasticcio". C. Bronne (2) avance le nom de Donatello. Ne doit-on pas l'attribuer à une maître florentin œuvrant dans l'entourage du grand maître.

Remarquons en outre, que les figurants ne sont pas des types stéréotypés, mais bien des portraits.

M.C.



- (1) J. VAN CROMPHOUT, *Le Château de Gaasbeek*, 1939, Hekelgem, p. 85.
(2) CARLO BRONNE, *La marquise Arconati Visconti*, 1970, 102 : « Cette œuvre provient-elle des résidences italiennes de la famille ? ».

BOIS POLYCHROME ET DORE en forme de croix

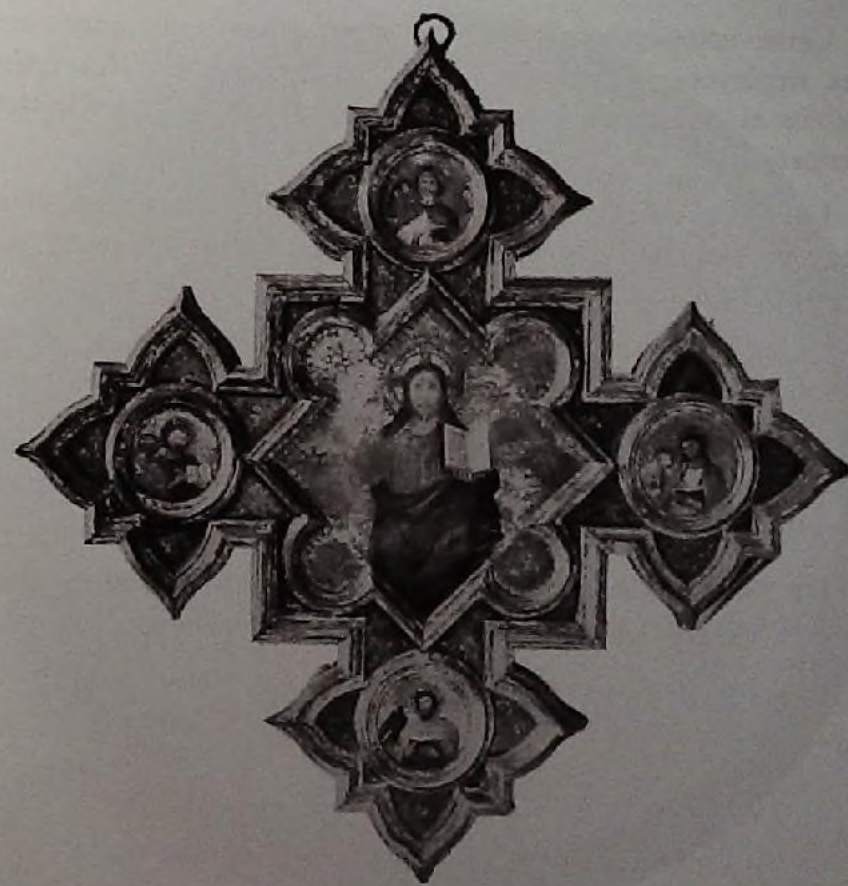
Travail italien du XV^{ème} siècle.

(Dim H. 62 cm x L. 62 cm). Inv. n° 381.

Au-dessus du lit de la dernière marquise, Marie Arconati, nous remarquons un bois polychrome en forme de croix, avec un motif central : Dieu le Père, en profil $\frac{3}{4}$, et, aux extrémités des traverses de la croix grecque, la représentation des quatre évangélistes, Saint Jean avec le corbeau, Saint Luc, Saint Mathieu à l'Enfant et Saint Marc.

La composition révèle un caractère florentin; les contours nous font songer à ceux des reliefs de bronze des portes du Baptistère de Florence (1).

M.C.



(1) L'Inventaire du Château signale : « Croix peinte et dorée, XV^e siècle, travail italien : 1500 frs »

TONDO

Travail saxon, pierre rose de montagne.
(Dim. diam. 60 cm). Inv. n° 730.

Cette composition circulaire, représentant un ange aux ailes déployées, tenant deux écussons sur lesquels des épées croisées et une étoile à cinq pointes, provient de la collection Arconati (1).

La pièce est-elle issue à l'origine de la décoration d'un mausolée ou d'un monument funéraire ? Nous relevons sur les bords la date 1461 (?).

La stylisation dans le langage des plis, la coiffure et les ailes ainsi que l'habit témoignent en faveur du XVe siècle.

La matière, de la pierre rose, révèle la production d'un atelier saxon. Bien des spécimens semblables se retrouvent dans le *National Landesmuseum* à Zürich (Suisse).

Un historien hongrois écrit des notes intéressantes concernant les anges porteurs d'écussons et leur iconographie (2).

M.C.



(1) L'inventaire du château signale : « Tondo (obiit), terre cuite, travail saxon du XVe siècle (encadrement : chêne), 1500 frs. »

(2) SUZA PEKAR, *Gedanken über die Probleme der Wappenhaltenden Engel*, dans : *Art decorativa*, 2, Budapest, 1971, p. 17-31 (avec ill.).

BAROMETRE

Bois doré, XVIIIème siècle.

(Dim. 103 cm x 63 cm). Inv. n° 1051.

Ce baromètre appartient au type "à AIGUILLES". Sur le cadran, on trouve les inscriptions classiques : TEMPETE, Gde PLUIE ou Vt (vent), VARIABLE, BEAU TEMPS, BEAU FIXE, TRES SEC.

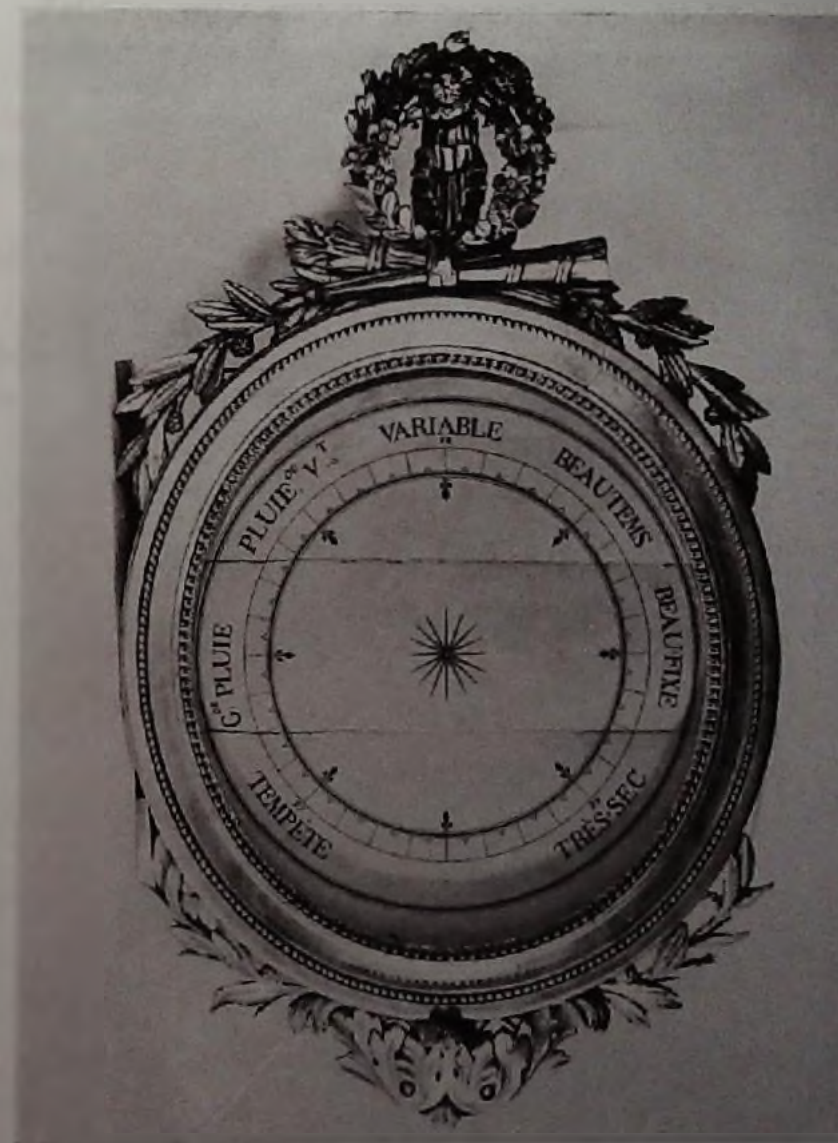
Cet instrument, d'emploi très fréquent, mesure la pression atmosphérique. Il n'est pas toujours très précis, vu qu'il ne détermine en somme que la pression du local très limité dans lequel il se trouve.

Cette pièce du musée est particulièrement digne d'intérêt par son cadre authentique en style Louis XVI (motifs de lauriers, décors de feuillages... etc.).

Selon l'inventaire du château (1), l'auteur *serait*, les éléments fonctionnels n'y figurant pas, PASSEMENT. C.S., un savant de Paris, travaillant à la Cour de France, vers les années 1746-49.

Nous repérons un baromètre semblable au musée de Tournai (Maison Tournaisienne) avec tous les accessoires. Le cadre de Tournai est de forme octogonale et la pièce est signée : "Beuzoney a Tournay, selon Toricelly".

M.C.



(1) L'Inventaire signale (p. 61) : « Thermomètre, style Louis XV, en bois et bronze doré, Passernant, Paris ».
N.B. : l'indication « Louis XV » est erronée. Il s'agit du style Louis XVI. De même, « PASSERNANT » est la transcription fautive de « PASSEMENT ».

GLACE A FRONTON

Sculptée en style Louis XIV, XVIIème siècle.
(H. 102 x 85 cm. - avec fronton H. 162 cm.) Inv. n° 1015.

Cette glace, qui se trouve dans une des chambres de l'appartement du conservateur, se compose de deux pièces, ce qui est signe d'authenticité.

L'encadrement est doré, sculpté en double. Une coquille et d'autres éléments décoratifs remplissent les coins.

Le fronton, couronné d'une huppe avec palmette, est courbé et protège un mascaron. Ses bords sont en forme de volutes et décorés de feuilles d'acanthe.

Le style est d'une symétrie sévère.



Origine : Collection Arconati-Visconti.

G.R.

SOUCOUPE et COUVERCLE,

Faïence de MOUSTIER, travail français.

(Dim. H. 27 cm x L. 43 cm). Inv. n° 852.

Cette céramique de la salle à manger du château (1) appartient au type de la faïence de Moustier.

Moustiers-Sainte-Marie (France) est située dans les Alpes, aux pieds de rochers calcaires et acquit une grande réputation, chez les maîtres potiers des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. La couleur dominante est le vert olive. Une pièce semblable se trouve dans la vitrine avoisinante de la salle à manger, mais ici les motifs sont en jaune-ocre.

Le plat aux bords ondulés s'adapte à ceux du couvercle; celui-ci est muni d'une pomme de pin, servant d'anse.

M.C.



(1) L'Inventaire signale : « jardinière en faïence à fleurs », 30 fcs. »

GRAND LUSTRE en cuivre, XVII^e siècle.

(H. 2,40 x 2 m.). Inv. n° 184.

Au XVII^e siècle, la grande boule centrale du lustre fut la nouveauté; elle avait comme caractéristique de refléter la lumière dans toutes les directions.

En même temps cette boule donnait l'occasion de multiplier les branches.

Notre lustre, qui décore la salle des chevaliers, en compte trente et l'ensemble est couronné par la statue de S. Michel.

A l'intérieur se trouvait l'inscription suivante : " Groote kroon in het Ruim bij het Regerings gestoelte " (Grande couronne située près de la chaire gouvernementale). On pourrait en déduire que le lustre provient du bâtiment des Etats-Généraux des Provinces-Unies. Mais quel est la raison de cette décoration à l'aide d'une statue de St. Michel (1641) ?

Quoi qu'il en soit ce lustre eut beaucoup de succès dans les intérieurs falmands et hollandais.

Origine : Le lustre fut acheté probablement en 1892 à l'hôtel Drouot à Paris.

XVI. De même, « PASSERNANT » est la transcription fautive de *van de XVII^e eeuw*, in *De Antiquair*, n° 23, dec. 1975.
J. VAN CROMPHOUT et F. VENNEKENS, *Le Château de Gaesbeek*, Hekelgem 1939, p. 53.

G.R.



SECRETAIRE A ABATTANT

Style Louis-Philippe, en acajou.

(B. 1 m x H. 151 cm x P. 40 cm). Inv. n° 1151.

Ce secrétaire à abattant se trouve au pavillon de plaisance.

L'abattant découvre un intérieur dont la partie supérieure, en bois-clair, est répartie en casiers et petits tiroirs. La partie inférieure se compose de quatre tiroirs. Le secrétaire repose sur des pieds en boule.

Le style Louis-Philippe n'est pas original. L'incrustation de bois clair sur fond foncé ou l'utilisation de bois clair pour le placage intérieur sont très courantes. La disposition des casiers et petits tiroirs rappelle celle des cabinets de la Renaissance; ce ne sont que niches et guichets, parfois logés sous un portique ou sous une arcature, comme c'est le cas ici.

Origine : Ce meuble, comme tant d'autres, fut donné en usufruit par la marquise au premier conservateur G. Lockem, qui les légua au château, après sa mort.

G.R.



BUREAU DE DAME

En style Louis XV.

(H. 88 x L. 79 x P. 46 cm). Inv. n° 999.

Ce petit bureau de dame en bois d'amarante avec marqueterie se trouve dans une des chambres privées de l'appartement du conservateur.

Ce meuble à dos d'âne ou à dessus brisé est encore appelé "secrétaire à pente".

La ceinture ou "frise" se découpe en accolade et est marquée de rinceaux de feuilles. Les pieds sont cambrés, en pied-de-biche. Ils sont terminés par un sabot de bronze ciselé. L'intérieur à compartiments compte cinq tiroirs et possède une garniture en bronze doré ciselé.

Malheureusement, ce petit bureau est assez abîmé.

Origine : Collection Arconati-Visconti.

G.R.



DIVAN

avec ciel de lit de Giammartino Arconati, chêne.

(Dim. H. 2,37 m x L. 1,90 x l. 1,10 m. Inv. n° 112 (1)).

Dans la petite salle Arrivabene se trouve le divan de Giammartino Arconati. Rasant presque le parquet, le divan est garni d'un baldaquin, orné de tissu richement brodé et de franges.

Le lit est bien assorti à la Croix de procession, commentée ailleurs dans les prospections, qui décore les parois (voir reproduction ci-jointe).

La salle Arrivabene fut ainsi dénommée, parce qu'elle servit de chambre à loger au sociologue italien de ce nom.

Le style du lit est plus moderne et récent que celui des autres chambres à coucher où nous retrouvons des lits à baldaquin, deux-tiers clos, et des lits à alcôve.

M.C.



(1) L'Inventaire du château signale : « Lit-alcôve en bois de chêne sculpté avec garniture (style Flamand, XVIIe siècle) se composant de 1° un sommier élastique, 2° un matelas laine et crin, 3° un traversin laine et crin, 4° un couvre lit en drap bleu. — 720 frs. »

MEUBLE A CREDENCE

Noyer.

(H. 1,47 m x L. 93 cm x P. 38,5 cm). Inv. n° 319.

On ne doit pas être étonné de trouver deux meubles lyonnais au château, quand on sait que la dernière châtelaine était une habituée de Spitzer et Foulc à Paris, ou l'on pouvait acheter ces meubles.

Ce meuble à crédence se trouve dans la chambre d'Egmond. Caractéristiques sont le fronton avec les oves, la frise et les panneaux en noyer avec les belles arabesques.

Quatre cariatides en gaine soutiennent l'armoire, qui se termine par une frise très décorative.

La partie supérieure du meuble possède trois portes galbées. Celle du milieu, la plus grande, ressaute sur les deux autres.



Ln. : l'Encyclopédie des styles d'hier et d'aujourd'hui, Paris 1969.

G.R.

COMBLES DE LA TOUR DE LEEUW ST PIERRE ET DU PAVILLON OCTOGONAL DU CHATEAU

Chêne, (anciennes et nouvelles poutres).

Les deux reproductions ci-jointes nous donnent en perspective les travaux de charpenterie (poutres traversières) de la tour de Leeuw-St-Pierre, qui flanque les parois du château, et les combles du bâtiment octogonal ou pavillon, près de l'entrée principale du château.

Les grosses poutres traversières semblent issues de la construction d'origine tandis que les autres, qui sont moins épaisses, sont de date plus récente.

Durant la première moitié du XVII^{ème} siècle (1639-40), l'on fit au château de Gaasbeek bien des travaux d'embellissement et de constructions nouvelles dans les dépendances.

Nous attirons l'attention sur deux extraits d'archives inédites de la Chambre des Comptes n° 49062 des Archives générales du Royaume à Bruxelles et nous notons que l'architecte de la Cour des Archiducs J. FRANCART fut chargé de "visiter" les travaux de restauration, peut-être exécutés par son atelier ou par les apprentis de son entourage (f° 84); un certain *Allart*, "maître ardoisier" fut payé en 1640 pour la restauration de toitures. Le contrôleur de la Cour, DE BACKER, fut chargé de la "visitation".

Peut-on présumer qu'il s'agit des éléments architectoniques dont il est question ? Hormis les combles qui semblent de date récente, nous remarquons sur les poutres les longs tenons de bois en usage dans les temps plus reculés.

M.C.

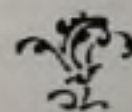


Combles du Pavillon octogonal du château.



Combles de la Tour de Leeuw S. Pierre.

— LA JOURNÉE D'UN MEDECIN DE BRUXELLES EN 1830 —



par le Docteur Francis FLAMENG

(24 août 1830)

*L*e matin du mardi 24 août 1830, le docteur de Vos s'éveilla tard. Il était près de 6.30 h.

La veille, à l'estaminet du Faucon, où il se rendait presque tous les soirs pour y fumer la pipe non tolérée chez lui, il avait eu une discussion violente avec un médecin hollandais.

De son coin d'habitué où il rencontrait ses confrères, les docteurs Delstanche, Snoeck, Vlemminckx, Seutin, Barfus, Talma Laisne, il avait entendu ce médecin dire que les Belges étaient des malcontents et des révolutionnaires. Il n'avait pas laissé achever la phrase, lui si placide d'habitude, avait bondi et l'avait pris violemment à partie.

Tous les griefs des Belges furent étalés, et même oubliant toute règle de confraternité et de bienséance, il avait menacé ce batave d'une révolution... Révolution pacifique, mais digne.

Le Hollandais s'était tu et éclipsé, mais l'indignation de tous ces médecins était telle qu'il avait fallu une grande quantité de pintes de faro, d'uitzet de Gand, de blonde de Louvain, même de lambic pour éteindre le feu de leur colère.

A l'occasion des fêtes du roi, le couvre-feu de 10 heures ne sonna pas; ils n'y auraient d'ailleurs pas prêté attention. Et ce n'est que fort tard que, cédant aux objurgations du bacs d'estaminet qui craignait les espions orangistes, ils avaient clos la discussion et pris le chemin du retour.

Le docteur de Vos rentra rue Pachéco 42, où il habitait. A cette heure tout dormait chez lui. Il s'était couché bien vite.

Le lendemain il se réveilla assez tard, la bouche un peu pâteuse. Le gai soleil d'été qui déjà baignait sa chambre, le mit bien vite de bonne humeur.

Avant de descendre pour commencer ses consultations — car de nombreux clients l'attendaient déjà — il se regarda dans le miroir, et son examen fut satisfaisant.

Il avait alors 45 ans. La face ronde, un peu rougeaude déjà, les cheveux châtain raréfiés aux tempes et prolongés par des favoris biens taillés, il ne portait pas de moustache. Le cou était enserré par une large cravate de lasting plusieurs fois enroulée et terminée par un nœud savamment fait. Il avait revêtu un habit bleu de roi à large col, aux basques abondantes, fortement échancré sur une chemise de batiste blanche. Un pantalon collant terminé par des sous-pieds bien gênants serrait les jambes.

Il descendit l'escalier et pénétra dans son cabinet de travail : pièce plutôt petite, sise une peu à l'écart de son habitation. L'ameublement était modeste.

Une table "guéridon", un fauteuil empire pour lui, une chaise de paille pour les clients. Une armoire d'acajou soigneusement fermée, cachait ses instruments de médecine. Une porte s'ouvrait dans le corridor, une autre dans le jardin. Rien aux murs, sauf une fontaine de Delft. A la fenêtre pendaient des rideaux de drap vert.

La consultation du matin était peu intéressante : y venaient des "pachter et pachteresses" des environs, des "boeren et boerinnen" d'Anderlecht revenant du "vrage met", des ouvriers, des petits employés, surtout des miséreux.

Ils attendaient dans le corridor qu'ils encombraient, dans le jardin, et plusieurs même avaient attaché leur âne aux anneaux de la façade et là, dehors, fumant et crachant à leur aise, attendaient leur tour.

Le docteur s'assit dans son fauteuil, découpa une grande feuille de papier en petits morceaux pour inscrire ses ordonnances, prit une plume d'oie, la tailla, constata qu'elle ne crachotait pas trop et cria au premier client d'entrer.

De la cuisine arrivait une délicieuse odeur de café.

Ce fut Jefke qui entra.

Jefke, pauvre être souffreteux, phthisique, petit compagnon typographe, père d'une famille qui eût été nombreuse, si la mort n'eût pas enlevé l'un après l'autre ses enfants, Jefke suant la misère, la maladie et la pitié.

"Monsieur le docteur, dit Jefke, cela ne va pas, j'ai de nouveau craché, sauf votre respect, un vase plein de sang, je tousse toute la nuit, j'expectore de grosses glaires qui collent au plancher, j'ai de la fièvre et je ne puis plus me traîner".

Le médecin examina la langue, prit le pouls, lui fit enlever son habit et sur sa chemise sale de miséreux colla l'oreille.

Il l'avait déjà ausculté plusieurs fois, car il avait connu Laënnec à Paris et était enthousiaste de cet méthode d'examen. Il entendit les râles et les souffles d'une phlegmasie chronique des poumons, et triste, fit se rhabiller l'homme.

Il ne l'avait en traitement que depuis fort peu de temps. Des confrères, mais surtout de ces officiers soi-disant de santé, avaient affirmé à ce malade que la toux et les douleurs de poitrine qu'il ressentait après une pleurésie (mal soignée d'ailleurs), n'étaient rien, que tout cela se dissiperait lorsqu'il aurait

repris des forces, que c'était nerveux ou rhumatismal, et qu'il ne devait que se fortifier en prenant de la viande crue trempée dans du genièvre. On lui avait prescrit de l'éther, de l'opium, des fortifiants et même du lait d'ânesse.

Bref, dans une irritation aiguë, sans traitement physiologique, ils avaient laissé se développer des tubercules qui actuellement donnaient cette phlegmasie chronique pour laquelle la médecine physiologique même ne pouvait plus rien. L'on avait conté à ce misérable qu'il avait un catarrhe produit par le transport des humeurs de la transpiration sur la gorge et sur les bronches. Et pendant ce temps la maladie avait fait son œuvre.

Le médecin était sans espoir, mais il devait en donner à ce malheureux.

" Mais cela ne va pas plus mal, Jefke, lui dit-il. La nature a fait ce que je n'osais faire. Elle vous a fait une large saignée locale, elle a calmé l'irritabilité de votre poumon. Suivons cette voie, reposez-vous. Prenez une nourriture simple non excitante, de la décoction de lichen; vous appliquerez sur la poitrine, à droite, douze sangsues, pas plus pour le moment, puis faites-vous envelopper dans une large cataplasme émollient de fleurs de sureau et tout ira beaucoup mieux ".

Jefke encouragé, remercia timidement, dit qu'il n'avait pas encore d'argent pour le moment, mais qu'il espérait en avoir bientôt et demanda d'ajouter cette visite à la longue liste de celles dues déjà.

Le docteur le lui promit, mais n'en fit rien et Jefke en sortant fit entrer un autre client.

Une pachteresse mafflue lui succéda.

Le médecin la connaissait bien. Brave femme, riche fermière, dont il détestait l'avarice paysanne. Elle entra avec ses paniers contenant fromages, beurre, légumes et volailles. Elle avançait en écartant les jambes.

Vite elle raconta qu'elle était à nouveau constipée... mais constipée... et que ses hémorroïdes lui faisaient mal au point qu'elle pouvait à peine marcher.

La description qu'elle fit de son infirmité ne laissa aucun doute au médecin. Il empêcha la femme de relever ses cottes, car elle voulait exhiber l'endroit malade. Elle déclara net qu'elle refuserait des sangsues et la saignée et qu'il lui fallait des remèdes. Le docteur sourit, trempa sa plume dans l'encre et lui prescrivit ceci :

Tout d'abord quatre fois par jour un gobelet de la mixture suivante :

Racines de chicorées amères, zl.

Racines de pimprenelle, zs.

Fleurs de mauves, pj.

Eau de rose aa, zs.

à faire bouillir dans de l'eau de fontaine jusqu'à coloration foncée,

puis infusez pendant une nuit entière.

Feuilles de séné, zj.

Feuilles de Quassia, zs.

Semences de lin, zij.

après légère ébullition et expression ajoutez-y

manne de Calabre

sirop de fleurs de pêcher aa, zB.

pour faire une apozème.

Tout ceci regardait évidemment le pharmacien, mais le traitement ne s'arrêterait pas là.

Contre les douleurs si vives, pour calmer le flux sanguin, il ordonna un clystère émollient de graines de lin cuites dans du lait auquel elle ajouterait :

Huile de lys blanc, pulpe de Quassia aa, zij.

Le tout devait être passé sur linge avant l'usage. Avant de se coucher il lui recommanda de prendre une cuillère du julep suivant :

Sirop de pavots blancs, zs.

Eau vulnéraire, zij.



*Le médecin de 1840
(dessin de Gavarni, extrait de « La Médecine anecdotique », I, p. 7)*

et d'appliquer sur les hémorroïdes mêmes la pommade :

Onguent de Vulnéraire, zi.

Onguent de peuplier, zij.

Poudre d'opium Thébäïque, zs.

Il déclara qu'à ce traitement il préférerait les sangsues appliquées à l'anus, mais qu'elle pouvait essayer; que le résultat serait bon mais lent à obtenir.

La nourriture devait être non échauffante, et si les veines venaient à saigner, il fallait bien se garder d'arrêter l'écoulement, surtout s'il se produisait mensuellement.

La pachteresse fut émerveillée des ordonnances, qui au moins lui semblaient sérieuses. Elle ouvrit un panier, tira un jeune coq et l'offrit au médecin en paiement de son avis.

Celui-ci ne se laissa par faire, d'autorité prit un second volatile, l'examina et le trouvant à sa convenance il l'ajouta au premier.

Mieke, la cuisinière, fut appelée, elle prit les deux coqs et entraîna la pachteresse dans la cuisine pour lui offrir une jatte de café et bavarder avec elle.

Un autre malade vint. C'était un jeune et solide gaillard qui avait la joue tuméfiée. La veille il était déjà venu, le docteur lui avait fait appliquer des sangsues sur le maxillaire, et un papin de pain cuit dans du lait. Aujourd'hui il revenait pour se faire enlever la dent malade.

Il le conduisit au jardin, le fit asseoir sur un banc, prit un pied de biche dans une armoire à instruments, enserra dans son bras gauche la tête du client, lui fit ouvrir la bouche tant qu'il put, enfonça l'instrument d'un coup sec et, avant que le malade ait le temps de hurler, fit sauter la dent (avec une petit morceau de mâchoire en plus), et lui remit le tout dans la main.

Le malade cracha cinq ou six fois. Avant de le laisser partir, le docteur lui recommanda de se nettoyer les dents au moins une fois par jour avec une brosse choisie et appropriée à leur nature, et d'employer pour cela quelques gouttes d'une liqueur balsamique.

D'autres dents étaient malades, il lui faudrait aller chez un docteur en médecine spécialisé dans les maladies des dents, mais ceux-ci étaient rares et chers.

La consultation continua. Les malades défilèrent.

A une femme relativement jeune encore, atteinte de descente de matrice, il appliqua un pessaire en forme de bilboquet. La matrice pendait lamentablement entre les cuisses sans que la patiente s'en plaignît beaucoup. Il la mit debout, lui fit ouvrir largement les jambes, huila abondamment le pessaire. Lui-même mit un genou en terre, glissa la main sous les jupons jusqu'à la matrice, reposa le col sur le plateau du pessaire, fit remonter l'utérus, et serra les cordons. Un essuie-main tendu entre les cuisses au devant du vagin aida à maintenir.

Il ne cacha pas à cette femme qu'une opération chirurgicale, non dangereuse et presque indolore pouvait la guérir radicalement, mais elle refusa avec obstination de se laisser enlever un organe que la nature lui avait donné.

Le docteur de Vos pratiqua rapidement quatre ou cinq saignées, enleva à chacun deux ou trois palettes de sang. Le tout fut fait au jardin. Il ouvrit largement un abcès avec une bonne lancette bien aiguisée, par trois scarifications sur le bras gauche vaccina deux enfants avec de la vaccine que le gouvernement lui procurait, et délivra les certificats réglementaires.

Une maman vint demander une bouteille pour un tout jeune nourrisson atteint de diarrhée verte. Il fit mettre l'enfant à la diète durant deux jours à l'eau légèrement gommeuse, puis au petit-lait et ordonna d'appliquer deux sangsues sur le ventre pour enlever l'irritation.

Il fit encore plusieurs prescriptions pour des malades retenus chez eux, qu'il connaissait et ne devait voir que dans quelques jours et pour d'autres dont on lui décrivit suffisamment les symptômes.

La rue se vida, le corridor se désemplit. Pour finir arriva un jeune homme qui raconta une histoire embrouillée d'une chute sur les parties génitales. Le médecin finit par comprendre qu'il était atteint d'une inflammation blennorragique. Il ne lui cacha pas sa réprobation : le coit seul, et Dieu sait avec quelle fille

perdue il s'était livré au plaisir de l'amour, avait provoqué cette inflammation honteuse. Mais ce malade avait droit à ses soins. Il examina les parties génitales et vit qu'il avait une blennorrhée compliquée de phymosis et de tuméfaction aux testicules.

Il lui prescrivit une solution d'hydriodate de potasse et 20 gouttes, deux fois par jour, de teinture d'iode, et lui fit au moyen d'une seringue d'étain une injection de sulfate de cuivre et d'opium en solution dans de l'eau de fontaine.

De plus, il devait prendre encore du baume de Copahu avec le cubèbe et l'esprit de nitre dans de l'eau de gomme selon l'ordonnance qu'il lui remit.

Mais rien ne lui serait d'un plus grand secours que l'application de quatre ou cinq sangsues médiocres, faite aux côtés du frein. En 48 heures l'écoulement s'arrêterait mais durant plusieurs semaines, il devrait s'abstenir de bière, de tous mets excitants et de commerce d'amour.

La consultation était terminée. Le docteur de Vos se lava les mains et s'en vint déjeuner. Ce qu'il fit copieusement et à son aise.

Il était huit heures déjà.

Dans le corridor se trouvait une ardoise sur laquelle étaient inscrites les visites demandées dans la matinée. La liste en était brève vu l'absence d'épidémie et la bonne saison.

Pas de choléra, plus de variolo.

Mentalement il arrangea sa tournée du matin, prit sa canne à large pommeau d'argent et son chapeau haut de forme. Il faisait bien chaud pour revêtir ce couvre-chef lourd et ne protégeant pas du soleil, mais la dignité de sa profession l'exigeait. Il prit une revue médicale hebdomadaire que la poste de Paris venait de lui apporter et intitulée : *Le Journal Universel de chirurgie et de médecine pratique*, dirigée par MM. Beguin et Berard, et le chapeau fièrement campé sur la nuque, il sortit, tout en lisant, dans la bonne ville de Bruxelles.

La première visite était demandée en toute célérité : on le pria de passer rue Notre-Dame aux Neiges. Il ne connaissait pas ce malade. Il suivit la rue Pachéco, remonta la rue des Sables, traversa la rue Royale Neuve et par la rue de l'Abricot arriva chez son client qui occupait une maison d'aspect très coquet.

On l'attendait avec impatience. On l'introduisit de suite dans la chambre du malade. Les deux portes de l'alcôve ouvertes laissaient apercevoir un homme jeune encore, couché les genoux touchant presque le menton. Les yeux excavés brillaient de fièvre, une sueur moite couvrait les tempes. Il gémissait, il haletait, mais n'osait bouger. Sur une chaise un vase de nuit contenait des vomissements à odeur fécaloïde que le médecin examina attentivement.

Il prit le pouls du malade et ne put le compter tant il était rapide et faible. Il examina la langue, elle était sèche et rôtie.

Il demanda la permission... le découvrit; ausculta rapidement le cœur, puis toucha le ventre. Un cri de douleur retentit, il cessa son examen, il en savait assez et, regardant sévèrement la femme du moribond : " Pourquoi, lui dit-il, m'avez-vous appelé si tard ? "

" M. le médecin mon mari n'avait jamais été malade. Avant-hier il a été pris subitement d'une colique avec une douleur assez vive dans toute l'étendue du ventre, augmentant à la pression, d'un petit vomissement, puis d'une fièvre. Il s'est mis au lit, cela n'a pas passé.

Nous avons fait appeler alors, sur la recommandation d'une voisine, un officier de santé, qui habite dans le voisinage et qui a immédiatement diagnostiqué une fièvre sèche. Il a prescrit un vomitif et une purgation à renouveler dans la journée et le lendemain. Ce matin il est revenu, a à peine examiné mon mari et nous a déclaré que le cas était grave et qu'il ne pouvait plus continuer à le soigner, que c'était une péritonite et qu'un médecin était nécessaire, que la loi l'exigeait "

Cette explication mit le médecin en colère. C'était toujours la même chose : par avarice on s'adressait à ces officiers de santé qui sans étude, sans dignité, sans conscience, profitant d'une disposition abusive d'une loi, soignaient des malades dans les villes, alors qu'ils n'étaient destinés qu'à la campagne du plat pays pour soigner les paysans un peu mieux qu'ils ne l'étaient par des " rabouteurs " ou des charlatans.

Il déclara qu'il était indispensable de faire venir une sœur religieuse garde-malade. Le couvent des Sœurs Noires, rue Blaes, en fournissait d'excellentes. Cette religieuse viendrait de suite. Elle couvrirait, ce matin encore, le ventre d'autant de sangsues qu'il pourrait en porter; toute boisson, sauf une goutte d'eau de temps en temps, serait supprimée, tout mouvement interdit. Les douleurs étaient atroces, il avait le devoir d'essayer de les calmer. Et quoiqu'il fût contre-indiqué, il se rappela " que l'opium pouvait encore verser les charmes de la consolation sur les individus dévoués à une perte certaine et faire renaître le sourire de l'espérance sur les lèvres glacées par l'approche de la mort ", mais de fortes doses étaient nécessaires pour cela. Il songea au produit encore nouveau que venait de créer M. Sertuerner, pharmacien à Eembeck, en Hanovre, sous le nom de " morphinium " et dont les sels ont une action si puissante. Il prescrivit donc du sirop de sulfate de morphine à prendre par cuillerée à café d'heure en heure, le triple de la dose habituelle.

Dans une chambre voisine, pendant qu'elle le reconduisait il parla à la femme. Il confirma le diagnostic de péritonite, mais déclara que le mauvais traitement du début était cause de cette aggravation rapide; la péritonite cependant était presque toujours une maladie mortelle. " Croyez-moi, Madame, il est temps d'appeler ici un ministre de Dieu pour qu'il assiste votre mari et qu'il lui prodigue les consolations que la religion offre à ceux qui vont abandonner cette terre ". Il quitta cette femme déjà veuve en promettant de revenir le lendemain.

La journée commençait mal.

Après cela, le docteur de Vos fit plusieurs visites, puis alla voir rue Ducale une dame anglaise dont le cœur était irrité à la suite d'excès de passions, de café, de chant, de fatigue et d'amours contrariées. Elle avait été atteinte antérieurement d'une inflammation de la tunique interne du cœur, qui avait laissé les séquelles.

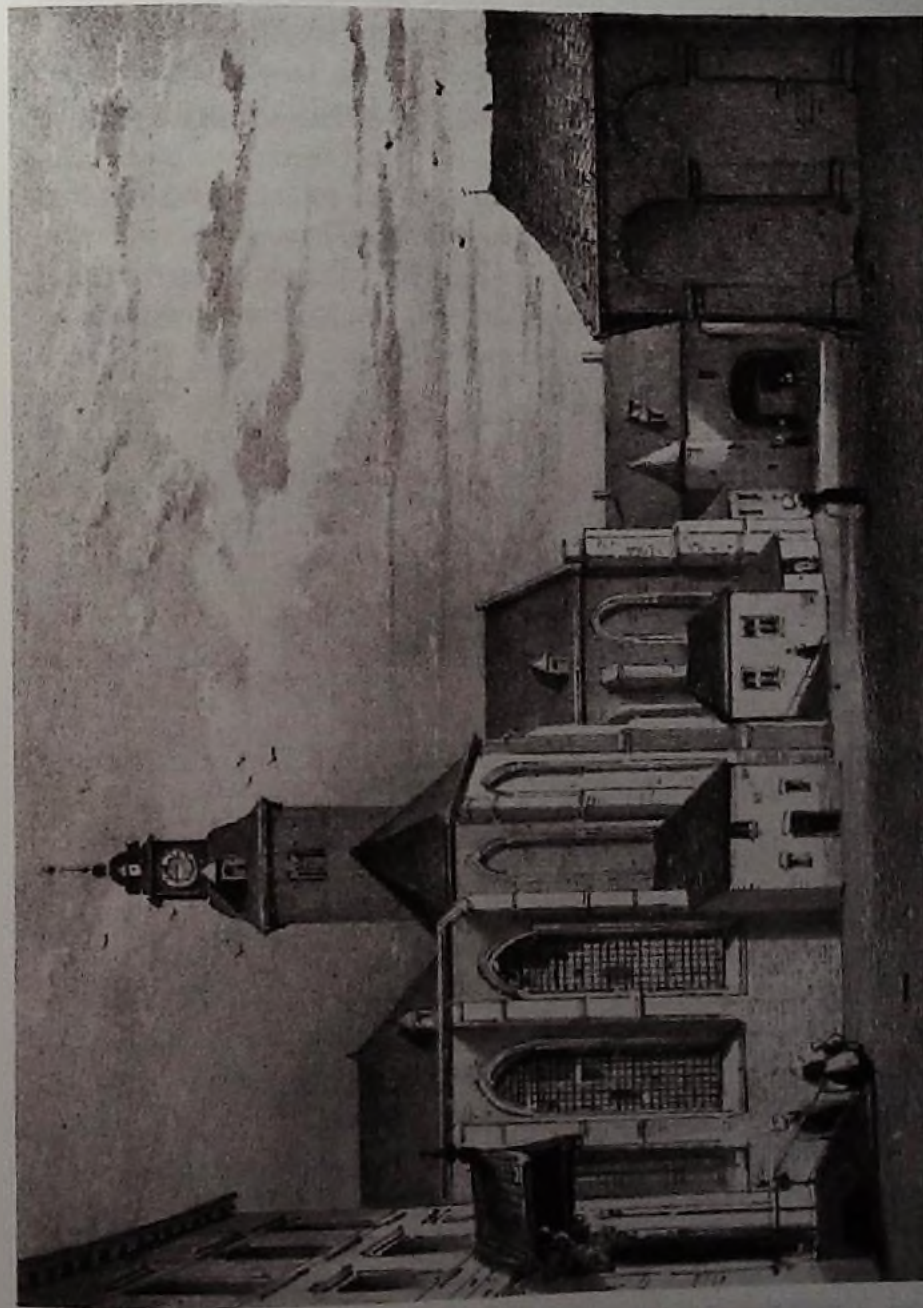
Il l'avait saignée abondamment la veille et le résultat avait été bon. Au moyen d'un tige creuse de bois, il ausculta le cœur, car l'âge et le sexe lui interdisait ici d'appliquer immédiatement l'oreille. Il perçut le bruit de soufflet siégeant à la base et à gauche de l'organe, bruit isochrone au pouls. Le cœur moins irrité actuellement n'exigeait plus que le repos et un régime simple : n'user que d'aliments légers, dans la crainte d'engendrer une trop grande quantité de sang, éviter les efforts, se modérer dans tous les plaisirs, notamment dans ceux de l'amour, se préserver de l'excessive chaleur, fuir les lieux encombrés et ne pas oublier de se faire appliquer des sangsues sur la région précordiale lorsque les signes de l'irritation du cœur devriendraient continus.

Il lui prescrivit en plus du sirop de pointes d'asperges qui est un merveilleux adjuvant dans ces affections.

La petite besogne d'une matinée d'été continua doucement. Il traversa le parc clôturé par une haie vive, longea les bas-fonds de ce magnifique jardin, rendez-vous de toute les élégantes et, toujours en lisant, arriva rue de la Madeleine. Il n'aimait guère cette rue. Tout d'abord parce qu'à la Librairie Polymathique Libry, Bagnano y vendait des livres en même temps qu'il vendait ses concitoyens; et puis la circulation y était dangereuse pour lui, toujours distrait par la lecture.

A chaque instant, de la cour de l'ancien cloître de l'hôpital Saint Jean où se trouvaient les messageries royales, sortaient au galop de leurs percherons des diligences, des carrosses ou des cabriolets rapides.

A peine les postillons avaient-ils sonné du cor que, sans vous laisser le temps de vous garer, chevaux et voitures étaient sur vous.



Vue intérieure de l'hôpital S. Jean. — 1845.

Un mois auparavant, vers 7 heures du soir, au moment du départ pour Liège de la diligence régulière, il avait été appelé auprès d'un pauvre palefrenier écrasé par celle-ci.

La jambe broyée à hauteur du genou exigeait une amputation immédiate qu'il avait pratiquée en se faisant assister de deux confrères. Il se rappela tous les détails de cette opération dont il était fier.

Le blessé avait été transporté chez lui ne saignant plus et l'opération avait eu lieu dans la cuisine. Deux forts gaillards du voisinage maintenaient le malheureux, l'un lui enserrant la taille, l'autre étirant les bras en arrière. Une confrère maintenait l'horizontalité du moignon broyé. Il avait disposé sur une chaise sa trousse d'amputation, un paquet de charpie, de l'eau propre dans laquelle il avait mis des éponges. Il avait pris un couteau. Une première incision divisa circulairement les téguments immédiatement au-dessus du genou. Une dissection rapide détacha les téguments de la lèvre supérieure de cette section dans l'étendue d'un pouce, ils furent tous relevés par les mains du confrère chargé de contenir la cuisse. A ce moment seulement et sur un signe, le confrère qui sentait les battements de l'artère crurale la comprima contre la branche horizontale de l'os pubis. Aussitôt la totalité des muscles furent coupés par deux traits semi-circulaires et portant jusqu'à l'os. Quittant alors le couteau, il avait saisi et attiré légèrement avec le tenaculum l'artère fémorale qu'il avait solidement liée. S'étant ainsi rapidement mis en garde contre l'hémorragie, il avait porté à plusieurs reprises le couteau sur les attaches de l'aponévrose fémorale et des trois muscles adducteurs, sur la ligne âpre du fémur, de façon à la couper obliquement et presque parallèlement à l'axe de bas en haut. Il s'en était suivi sans effort la dénudation rapide et presque complète de deux pouces et demi de fémur, près de la partie inférieure, cet os n'étant plus recouvert que de quelques fibres profondes du muscle crural qui furent coupées autour de l'os circulairement, après la pose d'une compresse fendue, laquelle servit ainsi à refouler les chairs vers le haut. Un trait de scie divisa l'os au-dessus de la dénudation.

Tous les vaisseaux sans exception furent liés avec très grand soin, non pas en laissant le moignon longtemps exposé au contact de l'air, mais en enlevant sans violence et avec une éponge douce les caillots de sang de sa surface, partout où il en existait.

Le moignon étant absolument à sec, il procéda au pansement. Les deux confrères furent chargés de soutenir chacun d'une main l'un des angles qu'il fit former à la peau, l'un répondant à la face interne, l'autre à la face externe de la cuisse, en rapprochant la totalité des parties molles d'avant en arrière et selon une ligne parfaitement transversale.

Alors armé d'une aiguille plate, courte, légèrement courbée, mince et tranchante vers la pointe seulement, il avait fait dix points de suture entrecoupés d'un angle à l'autre. Les deux derniers se terminaient près des angles pour que le rapprochement fût aussi exact que possible. Ces points de suture ne comprenaient que les téguments. A mesure que les fibres de chaque point étaient nouées, on mettait à sec, avec une éponge, les parties qui étaient affrontées et celles-ci étaient coaptées avec grande exactitude.

Sur les intervalles furent placées autant de longues bandettes de diachylon gommé, lesquelles s'étendaient en avant et en arrière sur toute la longueur du moignon, mais qu'il déposait seulement sur les surfaces sans leur faire exercer la moindre pression. La région fut recouverte d'un plumasseau enduit de cérat, un peu de charpie fut placé par-dessus, deux compresses languettes servirent à le contenir.

Quatre jours après, l'appareil fut changé sans douleur, le docteur enleva les points de suture sauf trois, il n'y avait plus qu'un peu de pus. Le 12^e jour toutes les ligatures restantes tombèrent. Un peu de pus s'écoula. Le 16^e jour la cicatrisation était faite.

En revenant chez son malade, le docteur monta des escaliers, plus une échelle, car en même temps que la maladie, la misère était venue et le malheureux avait été refoulé jusqu'au grenier.

Il examina rapidement le blessé et vit avec joie que la guérison était complète et que bientôt un bon pilon de bois lui permettrait de recommencer à travailler.

Son rôle de médecin était terminé.

Il annonça la bonne nouvelle à toute la famille, et l'espoir parut renaître au milieu de la misère. Grâce à des protections que le docteur se faisait fort d'obtenir, il parviendrait à faire entrer l'amputé au service de la ville.

Restait pour ces braves gens une question bien angoissante : comment parviendraient-ils à payer le médecin ?

Après les remerciements gauches mais sincères des pauvres, la femme reconduisit le docteur jusqu'à la rue en le remerciant encore. Elle prit quelques voisines à témoin de la bonté et du dévouement du médecin, répéta devant elles des paroles dites et surtout pas dites par lui, et lorsque son émotion et celle des voisines fut calmée : " M. le docteur, dit-elle, vous savez qu'il me sera impossible de vous payer à la Saint-Martin comme d'habitude; nous avons des dettes partout et la vie sera encore bien dure pour nous; j'ai un mari infirme et six enfants. Mon petit Jean qui a 8 ans maintenant et qui travaille avec son oncle dans une verrerie à Braine-le-Comte m'a envoyé le florin qu'il a gagné ce mois-ci, le voici, prenez-le, je vous paierai ainsi petit à petit ".

Le docteur de Vos, ému cette fois, refusa, la femme insista. En ce moment ils durent tous les deux s'écarter vivement pour ne pas être écrasés par les deux chevaux et le carrosse de la belle Palmyre, danseuse au théâtre royal de la Monnaie, et qui, enfant d'une impasse voisine, venait étaler son luxe dans le bouge qui l'avait vu naître. Le médecin la connaissait bien, mais elle détourna les yeux pour ne pas le reconnaître, car alors qu'elle n'était que petite agapète, il l'avait soignée à plusieurs reprises de quelques coups de pieds que Vénus prodigue à ses adoratrices et jamais, malgré de nombreux rappels, les notes n'avaient été payées.



Tour St Michel et Gudule.

Le docteur regarda la brave femme qui se privait de pain, elle et ses enfants, pour payer la dette sacrée du médecin et trouva que la vertu était belle, mais il regarda cependant aussi le vice qui s'éloignait.

Il continua sa route par la porte de la Montagne, arriva à Sainte-Gudule, passa rue Montagne de Sion à côté de la Caserne d'infanterie où de balourds soldats hollandais faisaient l'exercice et rentra chez lui, quand midi sonna.

Il déjeuna rapidement, puis se retira dans son bureau pour y fumer. Il était seul chez lui. Les vacances des enfants et quelques cas de variole dans les environs avaient déterminé sa femme à partir avec toute la famille.

Ce bureau était son refuge de prédilection. Tout y était ordonné, l'ameublement de style empire était un peu lourd mais cossu et sévère comme il convient à un médecin.

Au mur une grande toile le représentait vaccinant son fils aîné. C'était une belle peinture d'un élève de de Navez. Une médaille d'or de 50 florins décernée par le roi 10 ans auparavant en récompense de plus de cent vaccinations gratuites faites en un trimestre lui avait permis ce luxe, alors qu'il n'était que jeune médecin.

En dessous, soigneusement encadré, pendait le diplôme de docteur en médecine de son père.

Celui-ci, originaire de Diest en pays Brabant, avait conquis son doctorat à la vieille et renommée université de Leyden.

L'obtention d'un diplôme de docteur en médecine était un événement académique et les paroles les plus laudatives étaient décernées au nouveau docteur.

La lecture de ce diplôme l'intéressait toujours. Voici comment il était libellé :

Rector-Senatus academiae Lugdano-Batavae Lectoribus SALUTEM.

Laudabile imprimis majorum nostrorum institutum est, ut, qui honestis studiis atque artibus diu sese dediverunt, antequam sese ad vitae communis usum, atque ad praxin conferant ante

omnia Academiae alicujus subeant examen debitumque eruditionis suae testimonium ab ea petant. Cum itaque ornatissimus doctissimus *vir Antonius Henricus de Vos* Diesthemensis, diligentem assiduamque Medicinae multos annos operam navasset, atque jam ad exhibendum Doctrinae suae specimen paratus esset, petiissetque a nobis, ut ipsum titulo, Academico Doctrinae suae convenienti, ornaremus; nos cum honestissima sequissimaque ipsius petitioni hac in parte deesse non possemus, ipsum primo per universam Medicinam accurate examinarem, ac deinde Theses Medicas prompte adversus Professorum opponentium argumenta objectionesque tuentem audivimus; In quibus omnibus cum praeclaram eruditionem suam, ac Medicinae peritiam, pari cum modestia conjunctam, abunde nobis probasset, qui virtuti et honestis Studiis debetur honos, petenti libenter contulimus. Quam ob rem Nos, pro potestate, Nobis a supremo Senatu Populi Batavi confirmata, eundem Antonium Henricum de Vos, Doctorem medicinae *pronunciamus ac declaravimus, pronunciamus ac declaramus, dedimus ac damus ei potestatem "... M Doctoralem conscendendi, ac de Medicina respondendi, consultandi, praxim caeteraque exercere* Medicinae Doctori Legibus vel consuetudine concedi, tribuique insuper Privilegia omnia ac Prerogativas, quaecumque vero Medicinae Doctori Legibus vel consuetudine concedi, tribuique solent. In quorum omnium fidem Diploma hoc publicum, manu Secretarii nostri subsignatum, ac majore Academiae Sigillo corroboratum; ei dare curavimus.

Lugd. Batav. ad diem XIX Januari 1805
SEBALDUS FULCO JOH. RAN (?)

Academiae Rector,
Nomine Facultatis Medicae,

J. J. BRUGMANS,
Decanus.

Enregistré au Secrétariat de la sous-préfecture de Turnhout,
le 31 novembre 1812. — Sub. N° 31.

Enregistré au greffe du Tribunal de première instance du deuxième arrondissement communal du département des deux Nèthes séant à Turnhout le vingt-neuf octobre 1812.

Le Greffier,
C. DENYS.

Nous Recteur du Sénat académique de Leyden en Pays Batave Salut.

Une des choses les plus remarquables de notre Institution est que ceux qui durant de longues années s'adonnèrent à l'art et à l'étude approfondie, avant de se lancer dans la vie et dans la pratique de leur art, demandent à subir un examen devant toute l'Académie et à recevoir d'elle le témoignage de leur érudition.

Ainsi le très distingué et très savant D. de Vos Antoine-Henri natif de Diest qui depuis plusieurs années avec assiduité et intelligence avait étudié la médecine et était déjà prêt depuis longtemps à nous montrer l'étendue de ses connaissances nous a demandé de couronner ses travaux en l'ornant d'un titre académique. Nous, en toute honnêteté et justice, n'avons pas refusé sa demande. Nous l'avons interrogé dans toutes les branches de la médecine et finalement avons écouté sa thèse doctrinale et toutes les objections de plusieurs professeurs opposants, et ses réponses convaincantes. En tout, une érudition éclairée, une belle expérience de la médecine jointe à de la modestie ont montré que le docteur de Vos était digne de cet honneur, récompense de sa probité et de sa loyauté.

Pour cela, Nous, en vertu de nos pouvoirs conférés par le Sénat du peuple batave, avons proclamé et avons déclaré, proclamons et déclarons M. Antoine-Henri de Vos docteur en médecine. Nous lui avons donné et lui donnons les pouvoirs doctoraux de pratiquer, de consulter, d'exercer la médecine, nous lui attribuons tous les privilèges et les prérogatives que la loi ou les coutumes lui donnent et avons soin de lui remettre ce diplôme écrit par la main de notre secrétaire, signé par nous et orné de droit du sceau de notre grande académie.

Fait à Leyden en Pays Batave le 10 janvier 1805 et signé par nous

SEBALDUS FULCO JEAN
Recteur de l'Université

J. J. BRUGMANS
étant doyen de la Faculté de médecine.

En dessous se trouvaient les différents cachets de l'enregistrement que la République française avait exigés. Son diplôme à lui, encadré également, faisait pendant à celui de son père. Mais quelle différence dans les termes !

Il compara les deux parchemins. L'un caractérisait la vieille politesse et le respect du titre de Docteur en médecine, l'autre sentait le style fonctionnarisé.

Son diplôme à lui ne disait que ceci :

Université de France
Diplôme de docteur en médecine.

Au nom du Roi :

Nous Louis de Fontaines, (sénateur avait été biffé et remplacé par Pair de France — l'on était aux cent jours), Grand Maître de l'Université.

Vu le certificat d'aptitude au grade de Docteur en médecine, accordé le 15 février 1814 par le Doyen et les professeurs de la Faculté de médecine, Académie de Paris au Sieur de Vos, Félix, né à Wetteren, Département de l'Escaut, le 11 mars 1785.

Vu l'approbation donné à ce certificat par le doyen faisant fonction de Vice-Recteur de la dite académie près de cette faculté. Ratifiant le susdit certificat ;

Donnons par ces présentes au dit Sieur de Vos, le diplôme de docteur en médecine, pour en jouir avec les droits et prérogatives qui y sont attachés par les lois, décrets et règlements, tant dans l'ordre civil que dans l'ordre des fonctions de l'Université.

Fait au chef-lieu de l'Université
à Paris le 22 juillet 1814

Le Chancelier
Villaret

Enregistré sous le N° 825

Le Grand Maître
Fontaines

Par son Excellence le Grand
Maître

Le Conseiller secrétaire général
Illisible.

Délivré par nous Doyen ff de Vice-Recteur de
l'Académie près la faculté
Le Roux.

Cette lecture faite et ce souvenir donné au passé, il s'assit dans son fauteuil et feuilleta rapidement un livre nouveau. C'était une pièce de théâtre qu'un jeune auteur français M. Victor Hugo avait intitulée "Hernani" et qui causait grand scandale à Paris. Il le remit assez vite dans sa bibliothèque pour le relire à son aise plus tard, car ce livre lui semblait intéressant mais combien brutal.

Sa bibliothèque était belle. Fils et petits-fils de médecin, il l'avait formée d'apports ancestraux; il la complétait et la tenait au courant de la médecine moderne, car celle-ci avait évolué. Qu'était devenue la science qu'on lui avait enseignée ?

Dès 12 ans, son père, docteur en médecine à Wetteren, l'avait placé au Collège des Augustins à Gand où il avait fait de solides humanités. Après deux ans d'études, ses petits camarades et lui, parlaient couramment le latin en classe. A 20 ans, tant par tradition que par goût personnel, il était entré à l'école de médecine de Gand, et là, au Pakhuis d'abord, puis à l'hôpital de la Byloke, il avait reçu durant 4 ans l'enseignement d'incomparables maîtres gantois.

Beyts enseignait la chimie et la botanique, Van de Castele donnait les compléments de ces sciences. De Block lui avait appris l'anatomie et la physiologie, comme on l'apprenait à ce moment, c'est-à-dire parfaitement. Verbeeck était vice-recteur.

A l'hôpital de la Byloke trônaient alors deux maîtres :

Kluysskens, docteur en médecine et en chirurgie, ancien apprenti barbier, puis premier officier de santé militaire, chirurgien émérite et audacieux. Il se vantait d'avoir fait 300 amputations en quelques mois et ne craignait pas d'ouvrir le ventre d'une femme atteinte d'une grossesse développée en dehors de l'utérus. C'était le vrai savant. Il n'était pas que chirurgien, son érudition embrassait toute la médecine et, trouvant que la thérapeutique médicale était par trop négligée, ne venait-il pas de publier, lui chirurgien, deux volumes admirables de matière médicale pratique ?

A côté de lui, *Van Rotterdam* professait la médecine. Van Rotterdam formé à Louvain avait été appelé à Gand en 1804. Van Rotterdam, l'ennemi de *Kluysskens*, était doux autant que l'autre était violent. Il était artiste, collectionneur de tableaux de maîtres, mais il était surtout traditionaliste et ennemi de tous les systèmes qui se développaient actuellement. Et maintenant encore, il savait de toute sa science et de toute son expérience les exagérations de la médecine physiologique, voire même celle-ci. Van Rotterdam était brownien, il croyait en l'incitabilité. C'était la propriété fondamentale des corps. La cessation des actions excitantes ou l'extinction de l'incitabilité déterminait la mort.

La maladie consistait donc dans l'excès ou le défaut d'incitation. Brown ne cherchait dans les maladies que ce qu'elles pouvaient offrir de commun. Les affections locales étaient toujours chez lui l'effet de l'état général. Pourquoi rechercher le siège du mal puisqu'il existait partout ? Et la médecine se réduisait à savoir à propos augmenter ou diminuer l'incitabilité, d'où des formules magistrales compliquées et longues où tout était prévu. Excitants stimulants, calmants correctifs.

A côté d'eux, un professeur moins bruyant mais tout aussi savant, De Brucq, lui avait appris l'obstétrique et suivait la tradition de Jacobs, le célèbre accoucheur gantois, dont le livre paru en 1785 faisait encore autorité.

Il conservait pour ce maître une réelle reconnaissance. Ce qu'il savait de l'art des accouchements, il le devait à son vieux

professeur gantois. Plus tard à Paris, il avait suivi des cours plus brillants peut-être, mais il était sorti de là non seulement sans y avoir fait, mais encore sans y avoir vu faire un seul accouchement. L'hospice de la maternité était cependant une source féconde, il se faisait là six ou sept cents accouchements par trimestre, mais l'entrée de cette école, véritablement pratique, était exclusivement réservée aux élèves sages-femmes.

Après 4 ans il avait été proclamé licencié en médecine, titre insuffisant pour lui, car il espérait arriver au doctorat. A ce moment son père était mort subitement.

Puis durant trois ans, il avait pratiqué la vie rude de médecin de campagne. Cela lui avait permis de ramasser un petit pécule suffisant pour partir pour Paris et conquérir là, vu les facilités que l'Empire accordait, le diplôme de docteur en médecine.

L'école de Paris était célèbre par ses professeurs et attirait beaucoup de Belges. Leroux, l'ancien révolutionnaire, était alors Doyen de la Faculté.

Dubois lui avait enseigné la théorie des accouchements. A l'hospice de la Maternité régnait alors Mme La Chapelle. Mais cette maison ne lui avait pas laissé de bons souvenirs.

Hallé, l'homme le plus érudit de son temps, professait l'hygiène, c'était le grand propagateur de la vaccine.

Boyer occupait la chaire de médecine opératoire.

Cabanis, dans ses cours de médecine, développait encore certains aphorismes d'Hipocrate; il était cependant converti au solidisme : les maladies n'atteignent pas seulement les liquides ou les humeurs, elles atteignent les solides, c'est-à-dire les tissus. Il avait été réservé à Bichat d'étudier ces tissus, de les classer, et d'analyser leur vie; il avait doté chacun d'eux de propriétés vitales et affirmé les sympathies qu'ils exercent l'un sur l'autre. La physiologie était créée. Mais à cette époque la science médicale s'était arrêtée là.

COUP D'OEIL SUR LES RÉVOLUTIONS ET SUR LA RÉFORME DE LA MÉDECINE.

PAR P. J. G. CABANIS,

Membre du Sénat Conservateur, de l'Institut national de France, de l'Ecole et Société de Médecine de Paris, de la Société Américaine de Philadelphie, &c. &c.

ἰατρὴς γὰρ φιλοσοφία ἐστίν.
Medicus enim philosophus est. Den. aequalis.
Hicromedus, de decem libris.

2225

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez CRAPART, CAILLE et RAVIER, Libraires,
rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n° 17.

AN XII—1804.



Durant trois ans il avait travaillé avec ardeur à Paris. Le 14 février 1814 il réussit son dernier examen de médecine, le lendemain sa thèse intitulée *De Peripneumonia* était admise et le 22 juillet 1814, il avait conquis enfin, à 30 ans, le titre si envié et si respecté de Docteur en Médecine.

Il songea avec regret à sa thèse, fruit d'un si dur labeur effectué sous la direction de Cabanis.

Mais aujourd'hui la science avait repris sa marche vers la Vérité et maintenant il ne pouvait plus admettre les conclusions de son travail.

Il était revenu en Belgique, avait épousé la petite-fille d'un médecin, une Bruxelloise à laquelle il était fiancé depuis longtemps, et s'était installé dans la capitale.

Les débuts furent difficiles. L'assistance du grand-père avait cependant été telle qu'il s'était vite fait une clientèle.

A peine installé, toutes ses études médicales avaient subi un bouleversement complet.

Un homme s'était levé : Broussais.

Broussais, médecin militaire, maintenant professeur au Val-de-Grâce. Ce génial continuateur de Bichat avait étudié les changements pathologiques des tissus, que ce dernier n'avait décrits qu'à l'état normal. Il perfectionna l'étude de l'action sympathique des tissus les uns sur les autres.

Broussais venait de créer la médecine physiologique. La maladie commence en un point, puis s'étend à tous les autres par les sympathies.

Il faut observer la maladie, voir son siège, sa nature, ce qu'elle a de commun avec toutes les autres, ce qui la différencie. D'où la conclusion logique et implacable : le tissu vivant ne jouit que d'une seule propriété, la contractilité qui ne manifeste son existence que sous l'influence de stimulants. Le stimulant porté au-delà du degré qui convient produit l'irritation; la débilité est l'état opposé. Un organe réagit par sympathie sur tous les autres, si bien que parfois une irritation secondaire peut devenir prédominante.

Finies donc toutes les idées relatives à l'altération, à la coccion des humeurs s'appliquant à toutes les maladies.

Finies ces fièvres essentielles, bilieuses, gastriques, muqueuses, putrides, malignes, ataxiques, adynamiques !

Les phénomènes de l'inflammation ne dépendent pas de la viscosité ou de l'épaississement des humeurs, mais de la contractilité vitale des vaisseaux et des nerfs, c'est-à-dire de l'augmentation de l'action normale de ces parties.

L'examen attentif d'un malade permet facilement de reconnaître l'organe irrité ou enflammé. Mais le génie de Broussais ne s'était pas arrêté à la théorie seule, logiquement il avait imposé le traitement. Il fallait enlever l'irritation de l'organe, cause première de la maladie. Inutile et dangereux de s'attaquer à tout l'organisme. Il faut guérir le siège du mal. Et pour cela de petites saignées locales faites le plus près possible de l'endroit de l'inflammation suffisaient; l'expérience le prouvait.

Quelques sangsues, un régime prudent, guérissaient presque toutes les maladies. C'était le traitement antiphlogistique. Il avait suivi avec enthousiasme cette nouvelle théorie des phlegmasies durant de nombreuses années, puis l'expérience médicale lui était venue et maintenant à 45 ans, après quinze années de médecine, il convenait sans peine en parcourant la liste nombreuse des maladies auxquelles la nature humaine est sujette qu'il en est beaucoup où les médicaments proprement dits n'occupent que le second rang et deviennent même tout à fait inutiles; un grand nombre de maladies aiguës étant dans leur origine purement inflammatoires, les déplétions sanguines et le régime antiphlogistique sont les meilleurs et souvent les uniques remèdes. Même, plusieurs affections chroniques étaient produites et entretenues par des irritations inflammatoires locales ou des congestions sanguines qui n'exigeaient ordinairement qu'un dégorgement convenable des vaisseaux. S'il admettait cela sans peine, il déplorait cependant une fatalité presque inhérente aux sciences médicales qui fait que toute doctrine nouvelle est toujours poussée à l'excès. Certes,

il était broussaitiste, mais l'expérience lui avait appris que, si les théories antérieures étaient souvent fausses, tout n'était pas à rejeter dans la science médicale ancienne et qu'il y avait des maladies où l'administration de médicaments connus était salutaire. Actuellement il pratiquait cette médecine honnête, intelligente sans excès, sans parti pris d'école, que la Belgique seule connaissait. Car en Belgique tous les systèmes se mélangeaient et il n'y avait pas de coteries médicales proprement dites. On n'était pas obligé pour parvenir ou se créer une clientèle d'être brownien, broussaitiste, exclusif ou éclectique; on pouvait sans la moindre arrière-pensée se laisser aller aux impulsions de sa conscience et professer hardiment ses opinions médicales. Et c'est ce qu'il faisait. Et cette médecine de science et d'expérience qu'il pratiquait depuis 15 ans l'avait récompensé.

La clientèle lui était venue, elle lui permettait d'élever honorablement sa famille et, si Dieu lui prêtait vie, d'assurer ses vieux jours.

Bientôt il aurait cheval et voiture; il venait d'acheter sa maison.

Sans être toujours du même avis que ses confrères, il sentait que tous l'estimaient, ses malades lui témoignaient toute confiance et beaucoup l'aimaient. La lutte médicale était âpre cependant, mais correcte de la part des docteurs en médecine. 42 médecins se partageaient la ville et le plat pays environnant. Il fallait y ajouter les officiers de santé qui, au nombre de 50, presque tous sans l'ombre d'un bagage scientifique sérieux, parasitaient la maladie, avec les pharmaciens, les charlatants et quantité de prêtres.

Mais les tarifs médicaux étaient honorables et la vieille tradition : " que pas un pauvre ne faisait inutilement appel à la charité du médecin ", fleurissait toujours.

La mauvaise gestion du gouvernement batave alourdissait les impôts, le droit inique de patente frappait toujours le médecin. Le prix de la vie montait chaque jour. Sa famille était déjà nombreuse, mais il était jeune encore et courageux... et deux heures sonnèrent à la pendule de bronze qui se trouvait sur la cheminée.

Il rédigea rapidement un certificat déclarant qu'il était indispensable de faire procéder, aux frais de la ville de Bruxelles, à des fumigations avec du manganèse, du muriate de soude et de l'acide sulfureux, dans la chambre où était décédé quelques jours auparavant un de ses malades, des suites de variole noire. N'ayant pas grand'chose à faire, et vu le beau temps, il comptait aller voir, à l'ancienne Abbaye de la Cambre, la fabrication de porcelaine de F. François Faber, lorsqu'il se rappela que depuis la veille, il avait été appelé auprès d'une cliente, et ce en toute célérité. Mais il la connaissait trop bien pour se laisser tromper encore par ses demandes de visites urgentes, aussi il répondait à son appel quand il en avait le temps et surtout quand il s'en sentait le courage.

C'était une vilaine et méchante femme, vrai type de bigote. Elle avait déjà près de 50 ans et subissait la crise que toutes les femmes connaissent à l'automne de leurs jours. Le destin s'était montré avare envers elle, il l'avait dépourvue des agréments moraux et physiques, et son caractère acariâtre la rendait insupportable. Sur le tard, à défaut de trouver autre chose, malgré des efforts dignes d'un meilleur sort, elle avait épousé un vieux militaire, podagre, à demi gâteux, et ce guerrier, qui avait fait toutes les campagnes de Napoléon, qui avait vu l'Egypte, la Russie et Waterloo, qui partout s'était montré d'un courage indomptable, s'était laissé vaincre aux premiers assauts de cette Circé, espérant trouver enfin auprès d'elle la vie calme et reposante. Mais incapable de satisfaire le tempérament fougueux et ardent de sa femme, il fut bientôt terrorisé par elle. Ce qui pouvait lui rester d'énergie sombra, très vite, il ne quitta plus le fauteuil, puis la chaise percée sur laquelle il mourut un beau jour.

Elle s'était mise alors à le pleurer, à l'orner de toutes les vertus et depuis 10 ans affirmait que le chagrin d'avoir perdu cet être exquis et adorable la conduirait immédiatement au trépas.

Elle habitait rue de la Putterie. Il faisait étouffant dans cette rue étroite et tortueuse. Arrivé chez elle, il vit les volets clos,

mais fut tout étonné d'entendre, par les fenêtres qui devaient être entr'ouvertes, le son du clavecin. Il prêta l'oreille : sa cliente à l'agonie chantait d'une voix pincée et fausse la romance à la mode :

Il va paraître Oscar.

A sa vue, mon cœur tremble d'émoi...

Rageusement il fit tomber le marteau de la porte. Tout se tut. On le fit attendre longtemps; finalement une servante l'introduisit dans un salon prétentieux, presque obscur, où flottait une odeur fade de moisi. Enfin, lorsqu'il se fut habitué à la pénombre, il parvint à apercevoir la malade. Elle était assise dans un fauteuil où, sans s'abandonner aux charmes de ce meuble reposant, elle demeurait raide et sèche. Une petit chien hargneux et gras qui se tenait sur ses genoux se mit à aboyer d'une façon crispante. Elle essaya vainement de le faire taire et, sachant que le docteur n'aimait pas cette salle bête, elle l'embrassa sur le museau et le remit à la bonne. Elle souleva péniblement un bras et désigna un siège au médecin.

" M. le docteur, lui dit-elle, d'une voix éteinte, j'ai bien cru que hier verrait ma dernière heure. Aujourd'hui encore je souffre tous les martyres. Hier dans l'après-midi je m'étais sentie vaporeuse, je faillis avoir plusieurs pâmoisons, puis j'eus la sensation qu'une boule se formait dans mes entrailles. Cette boule roula de plus en plus vite, s'éleva se dirigeant vers le pœtrine. Elle me comprima le cœur, me serra la gorge à me faire suffoquer, je me sentis gonflée et émis des vents et des rots avec grand bruit. Mon ventre se dilata, se resserra, s'éleva et s'abaissa comme un soufflet de forge. Cela, la servante terrifiée peut l'affirmer. Mon cœur sembla s'élancer hors de la poitrine ". Alors la crise devint plus violente. Elle était tombée en pâmoison et la servante qui avait assisté à toute la scène continua le récit. Sa maîtresse se mit à s'agiter convulsivement dans tous les sens, elle eut des contractions violentes des membres, surtout des bras, puis l'épine du dos se tordit, le torse se fléchit en divers sens, les yeux roulèrent, la face se contorsionna de violentes secousses et des espèces de bonds

soulevèrent tout le corps. Cela dura un temps que dans sa terreur elle ne pouvait préciser, puis cela se termina par des cris, des pleurs, des éclats de rire immodérés et par des flux d'une urine limpide et très abondante. La maîtresse alors acheva la description du drame. Revenue à elle, elle s'était sentie brisée et maintenant encore d'atroces palpitations de cœur la torturaient. " Mais sentez donc, M. le docteur. " Elle lui saisit la main et l'appliqua sur son cœur. Le médecin se laissa faire, mais à la place de l'organe dont la rotondité est un des charmes des personnes du sexe, il ne sentit qu'une côté sèche sur laquelle il n'osa appuyer dans la crainte de la faire éclater. Et le flux de paroles recommença. La cause de tout cela, elle la connaissait bien. Le médecin accusait une irritation de ses organes de la reproduction, jointe à une excitation nerveuse et à la mobilité des nerfs. Mais ce n'était pas cela. Elle le sentait bien. Sans doute elle s'était livrée au plaisir de la lecture. Sans doute M. de Chateaubriand, dont elle lisait un roman, lui avait fait verser des torrents de larmes. Il y avait une chose plus atroce. Ne venait-elle pas de surprendre le vicaire de sa paroisse en conversation avec une de ses amies dont elle connaissait seule la conduite éhontée. A son approche ils s'étaient tus tous les deux. Que disaient-ils ? Que comptaient-ils faire, elle ne le savait pas, mais elle la soupçonnait... Suborner un prêtre de Dieu ! Non, cette honte ne s'accomplirait pas. Elle l'empêcherait ! Elle écrirait à M. le Doyen. Celui-ci lui renvoyait déjà ses lettres sans les ouvrir, mais elle dissimulerait son écriture.

La malade parlait toujours, mais le médecin ne l'écoutait plus. Il était calé dans son fauteuil et les yeux au plafond songeait à l'admirable clinique qu'il avait entendue à Paris par M. Broussais, sur l'hystérie. Le point de départ de cette affection, affirmait Broussais, était toujours l'utérus. Toutes les fois que ce dernier, chez les femmes dont les nerfs sont irritables et mobiles, est en état de souffrance, les autres organes y participent. Une véritable inflammation, n'est pas nécessaire pour cela. La congestion sanguine qui précède et prépare le flux



Le docteur F.J.V. Bronssais.

*(Photo extraite de
l'Histoire de la Médecine,
de A. CASTIGLIONI,
Paris 1931, p. 570).*

menstruel, les désirs non satisfaits, l'abus des plaisirs, en un mot toute espèce d'orgasmes extraordinaires, suffisent pour irriter l'utérus au point qu'il réagit sur les nerfs et produit l'accès. L'utérus irrité influence les viscères du bas ventre et de la poitrine, agit sur le cerveau, retentit dans les nerfs locomoteurs, tout cela par les cordons et les ganglions du nerf sympathique qui font participer tous les organes à la souffrance de l'un d'entre eux. Cette irritation tumultueuse des viscères inférieurs étant perçue par l'âme au moyen du cerveau, il en résulte d'abord un état de malaise et d'angoisse qui immobilise ces femmes et les empêche de parler ; puis l'irritation transmise au cerveau s'élève à un tel degré que la volonté perd toute son influence sur les muscles. Ils n'obéissent plus qu'à cette irritation et la femme s'agite convulsivement. Certes il est facile à la femme de simuler les attaques d'hystérie, elle peut imiter tout ce qui dépend de la volonté : les contractions, l'agitation de la poitrine, même les phénomènes nerveux appartenant aux viscères où la volonté n'exerce aucun empire : elle peut feindre de les éprouver. Elle peut dire qu'elle sent la boule hystérique, qu'elle suffoque, mais elle ne peut cependant pas se créer des gaz, exécuter des mouvements circulaires du ventre...

Ici la mémoire lui manqua et bientôt tout devint confus. Il avait fermé les yeux, la cliente parlait toujours, et... brusquement le silence le réveilla. Elle s'était tue ; mais lui-même s'était endormi. Sa cliente l'avait-elle remarqué ? Le silence fut court. Une crise d'agitation commença, puis la femme resta immobile, elle sembla perdre l'usage de ses sens, la respiration sembla suspendue. On eût pu croire à une syncope cardiaque ! Cela n'émut pas beaucoup le médecin. Il se leva, se rendit à la cuisine, prit un essuie-main, le trempa dans un seau d'eau froide, revint dans la chambre et d'un geste énergique, il souleva les juvons de l'hystérique, et colla cet essuie-main glacé et dégoulinant sur le pubis squelettique. L'effet fut immédiat, la crise fut coupée. Le médecin l'empêcha de bouger et ce fut lui qui parla. Il lui avait déjà donné tout ce qu'il était possible de trouver dans l'arsenal thérapeutique : le camphre, l'éther, le musc, l'opium, l'asa foetida, le zinc.

Elle n'avait pas voulu suivre un traitement antiphlogistique, ni aucun régime. Elle avait refusé tout examen sérieux ; maintenant à bout de ressource, il lui ordonnait l'exercice des muscles, les distractions, le voyage, mais surtout la ferme et constante volonté de ne plus se laisser aller aux impulsions qui déterminaient les convulsions. Pour finir, il lui conseilla le mariage, et s'enfuit.

Le docteur de Vos se rendit après cela dans la banlieue immédiate de Bruxelles ; il gagna la ville haute et par la rue Royale Neuve il arriva à la porte de Schaerbeek. Dès qu'il fut sorti de la ville il battit le briquet et alluma un cigare.

Il prit la route de Haecht, mal pavée, mais combien jolie. A gauche le jardin d'horticulture, société dont il était membre, étalait ses superbes parterres. Un large fossé mal comblé et malpropre rappelait les anciens remparts de Bruxelles.

Immédiatement à droite se trouvaient une fabrique de statues de plâtre, des maisons de campagne bien entretenues. Il arriva bien vite au village de Schaerbeek, puis en plein champ. Il suivit alors le chemin d'Ever tout bordé de cerisiers

de Schaerbeek chargés de fruits, descendit le chemin creux vers la vallée de Josaphat et arriva à la jolie petite église de Saint-Servais, patron du lieu.

En face, entourée de quelques petites fermes propres se trouvait la cure, maison assez cossue où un bon accueil l'attendait.

Le doyen de Saint-Servais était un de ses meilleurs amis. Digne ecclésiastique aimant Dieu, Saint-Servais, ses paroissiens rustiques et le vin.

Son amour pour Dieu lui rendait la vie heureuse, son amour et sa honte pour ses paroissiens lui rendaient la vie calme et profitable, son amour pour le vin l'avait rendu obèse, goutteux et prostatique. Et c'était sa prostate qui l'avait obligé à demander l'aide du médecin.

Le pauvre doyen souffrait beaucoup. Depuis la veille, il n'avait plus pu uriner. Il était assis dans un large voltaire, sans soutane, ses jambes hydropiques étendues sur deux chaises basses, empruntées à l'église. A ses côtés se trouvait un vase de nuit bien inutile.

L'accueil fut cordial comme toujours. Ce n'était pas la première fois que le docteur était appelé pour le même accident.

Il demanda un flacon d'huile à la vieille servante et retira des bords de son chapeau, deux sondes. C'était là qu'il les plaçait d'habitude. Ses sondes étaient excellentes, il les faisait venir de Paris, de chez M. Lasserre, excellent ouvrier en instruments de gomme élastique et qui habitait Cloître Notre-Dame, n° 4.

Ces sondes faites d'une tresse ou tissu de soie, cylindriques, recouvertes d'un enduit dans lequel le caoutchouc dissous entraînait en large proportion. Elles étaient parfaitement lisses, élastiques, s'accommodaient très bien aux diverses sinuosités de l'urètre. On pouvait augmenter à volonté leur consistance en introduisant dans leur cavité un mandrin de fer, de cuivre, ou plomb et leur donner ainsi la courbure désirée.

Le docteur de Vos, tant pour ménager la pudeur du malade que par habitude fit lever le chanoine pour le sonder debout en l'appuyant contre une armoire. Il se plaça sur une chaise devant lui, fit tomber la culotte ecclésiastique, trempa la sonde dans de l'huile, la saisit comme une plume à écrire, l'introduisit dans le canal et la fit avancer en la poussant d'une main tandis qu'il tendait la verge sur elle de l'autre.

Arrivé au niveau du pubis, il abaissa tout doucement la verge et le pavillon de la sonde, de façon à imprimer à celle-ci un mouvement de bascule qui fit suivre à son bec la ligne courbe que le canal décrit au-dessus du pubis. L'obstacle se trouvait là et il savait que le danger était là aussi. Il n'en était pas à sa première fausse route, aussi fut-il prudent. N'avait-il pas été appelé il y a quelque temps auprès d'un malade sondé par un officier de santé qui avait enfoncé la sonde avec une telle brutalité qu'il avait perforé l'urètre, la prostate, l'intestin et enfin avait débouché dans la vessie ?

Heureusement, grâce à la " persuasion ", comme il disait, la prostate se laissa vaincre et la sonde pénétra dans la vessie. Il retira le mandrin de plomb, et le docteur laissa... pisser le chanoine. Bientôt l'urine s'écoula plus doucement puis goutte à goutte et la vessie fut vidée.

Le médecin laissa la sonde en place, il comptait l'y laisser 24 heures. Il enfonça dans la sonde un fichtet de bois qui la boucha et put alors contempler la face sereine de son ami qui se recoucha dans son fauteuil.

Wanne, la servante, apporta le l'eau pour que le médecin puisse se laver les mains et revint bientôt avec une bouteille de vin blanc récolté à Huy en pays de Liège et deux verres.

L'effet diurétique de ce vin était puissant. Les deux amis se mirent à causer. Comme tous les ecclésiastiques, le doyen n'avait, prétendait-il, aucune confiance en la médecine, du moins, en celle des médecins. Il se soignait lui-même et beaucoup de paroissiens en même temps, au moyen de simples, dont son jardin était plein.

“ Il est plus temps que je vous soigne, dit le médecin et que je vous fasse appliquer quelques douzaines de sangsues sur les jambes et sur les lombes, que vous vous mettiez au régime sévère : à peine de l'eau gommeuse et du petit-lait jusqu'à ce que vos jambes soient dégonflées. Vous êtes atteint d'une phlegmasie chronique des rognons et cela va bientôt vous occasionner des ennuis sérieux. Dieu sait s'il ne sera pas trop tard ”.

Le curé ne voulut rien entendre : la rhubarbe et la verveine, le sureau, la bryone suffiraient amplement. Et la discussion continua.

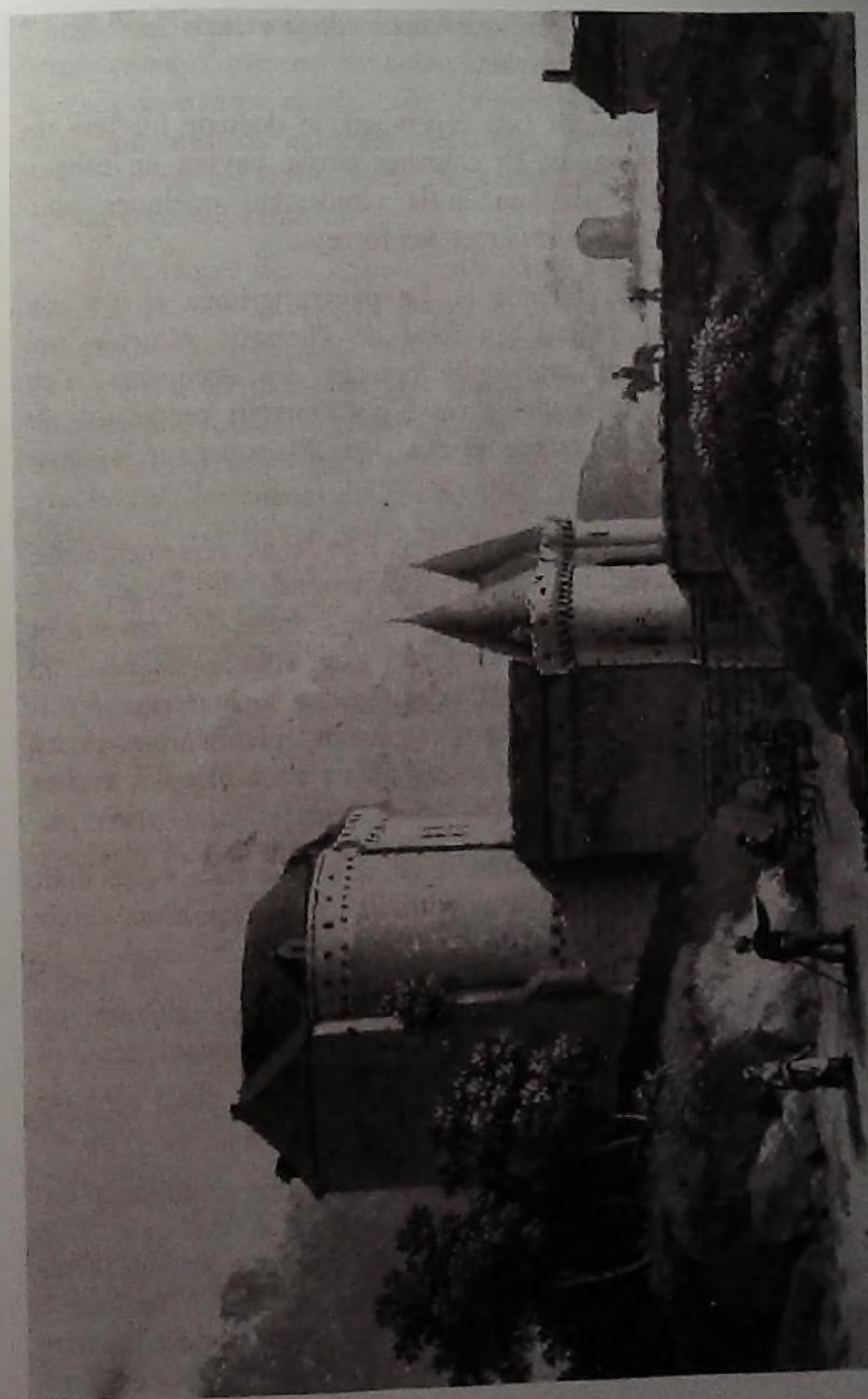
Le médecin n'eut pas le courage de se fâcher, il faisait si frais et si reposant dans la cure. Le doyen se mit à raconter de petites histoires ecclésiastiques très triviales, puis ils passèrent à des discours plus sérieux.

Signataires tous deux de la pétition, ils se retrouvèrent d'accord dans leur mépris pour le gouvernement.

Il était temps que ce régime d'oppression, d'injustice et d'espionnage cessât. Les vrais patriotes étaient exilés, les libertés menacées, si pas réduites à néant. Les bataves et leur clique de vils courtisans ou de lâches étalaient leur morgue. Une séparation s'imposait. En attendant, le docteur refusa énergiquement une seconde houteille et comme il se faisait tard et que déjà le soleil était bas à l'horizon, il s'en alla et promit de revenir le lendemain à condition que le doyen suivit son traitement.

Il s'en retourna en suivant la vallée de Josaphat, si chère aux amoureux par sa fontaine d'amour où prosaïquement des pachteresses haut troussées lavaient des carottes avec leurs pieds, longea les étangs et le château, remonta la rive opposée et par des sentiers rentra chez lui. Il était déjà près de six heures, il était en retard, ce qui n'avait pas d'importance, vu sa solitude. Et puis sa journée était terminée.

Il se mit vite à table. La cuisinière grogna quelque peu. En ce moment le marteau de la porte fut violemment heurté et un paysan entra réclamant d'urgence le médecin pour sa femme qui accouchait.



Porte de Louvain.

Le baeckel avait déclaré que sans médecin et sans les " fers " l'enfant ne naîtrait pas vivant.

Le dîner s'annonçait bon cependant, le docteur lui jeta un regard chargé de regrets, fit chercher par le paysan un cabriolet, car la ferme était loin, avala rapidement quelques bouchées, alla prendre son levier et ses forceps.

Le cabriolet fut bientôt là. Le paysan grimpa à côté du cocher, le docteur s'assit au fond de l'antique véhicule qui cahin-caha, secouant tant qu'il pouvait ses occupants, s'en alla au trot lent de la vieille rosse qui émettait prétention de les conduire jusqu'à l'estaminet des Deux Maisons, sur la route de Louvain.

A la barrière, ils payèrent les 7 1/2 cens réglementaires, croisèrent en route la diligence qui revenait de Liège. Aux Deux Maisons, le docteur descendit de voiture, la renvoya et donna quelques cens au cocher qui s'en alla les boire à la vieille auberge renommée. Il se dirigea vers la ferme où il était appelé et qu'il connaissait, car il avait placé là une petite phtisique qui logeait et vivait dans l'étable au milieu des vaches et qui s'y guérissait petit à petit.

En entrant dans la maison il vit que la grande pièce était pleine de monde : la baeckel pérorait au milieu d'un cercle de commères qui buvaient du café.

La parturiente se trouvait à côté dans la kelderkamer, où elle gémissait au fond de l'alcôve. Un carcel fumant éclairait mal la chambre. Sur la cheminée brûlait devant une image de la Vierge de Montaigu, un cierge bénit.

La baeckel, vieille mégère, qui avait eu une douzaine d'enfants, s'était un beau jour senti la vocation d'accoucheuse. Elle raconta au docteur que les premières douleurs avaient commencé la veille et qu'elle avait fait ce qu'elle faisait toujours : attendre. Au bout de 24 heures, elle s'était décidée à faire appeler le médecin.

Celui-ci interrogea la maman; il apprit ainsi que les douleurs pronostiquantes remontaient à deux jours, que les douleurs préparantes dataient de 24 heures et que les douleurs déterminantes commencées depuis 2 heures de l'après-midi, après la rupture de la poche des eaux, s'étaient arrêtées depuis presque complètement.

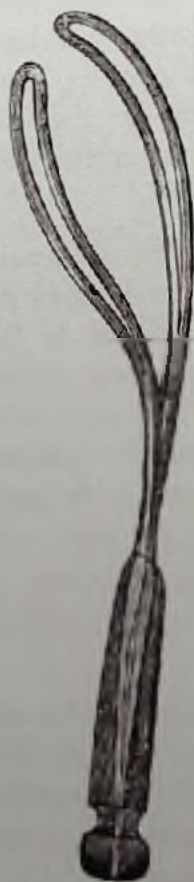
Il fit placer deux chaises au bord de l'alcôve, s'y asseoir la baeckel et une voisine, fit mettre la maman sur le bord du lit, les pieds tenus par les femmes assises. Il demanda de l'huile. Il n'y en avait pas, mais la baeckel avait fait tiédire du beurre qui pouvait servir. Il y trempa largement l'index puis, sous les jupons suivit la cuisse jusqu'à la vulve. L'intestin n'avait pas été évacué, les cuisses étaient souillées de glaires et de matières fécales; il en fit la remarque à l'accoucheuse, mais n'ayant pas de temps à perdre, plaça le pouce sous le pubis, introduisit l'index dans le vagin vers l'orifice de la matrice, les autres doigts reposant sur le périnée.

Il reconnut de suite que la dilatation était complète et que l'enfant se présentait selon la première position de Baude-loque. L'application de forceps serait aisée. Il mit l'oreille sur le ventre de la femme, entendit les battements du cœur de l'enfant, faibles mais distincts et décida d'agir vite.

Il prit son " levier ", le montra à la maman pour la rassurer. Il la découvrit légèrement. Il mit du beurre sur les branches, sur le périnée et dans la vulve, essuyée cette fois-ci. Puis avant de commencer l'opération, il murmura, comme son père le faisait toujours, le psaume qui commençait par ces paroles : *Aperies labia, Domine* : — tu ouvriras les lèvres, Seigneur — et qu'il termina par ces mots pleins de foi : " *Et ante luciferum genui te* — et avant que la lumière soit je t'aurai engendré ", puis il fit un grand signe de croix, que toutes les assistantes, maman y compris, imitèrent et ainsi sous la protection du ciel il commença son œuvre de vie.

Il faisait chaud dans cette espèce de soupente, mais malgré qu'il fût chez des paysans, il ne voulut pas enlever son habit.

Forceps d'Uytterhoeven.



Vers 1804, Uytterhoeven, père, alors chirurgien en chef à l'hôpital Saint-Jean de Bruxelles, imagina de donner au forceps une courbure par suite de laquelle il pouvait l'appliquer régulièrement lorsque la tête, encore au détroit supérieur, était en position transversale. L'instrument de cet habile accoucheur est courbé sur ses faces comme les autres le sont sur leurs bords (fig. 88).

Après 44 ans d'un oubli complet, le forceps d'Uytterhoeven a reparu dans le monde obstétrical, mais signé, cette fois, d'un nom qui lui ravait sa première nationalité : aussi voyons-nous les écrivains français, qui n'en disaient mot autrefois, lui accorder une mention très-honorable depuis le docteur Baumers, de Lyon, l'a réinventé en 1849.

(Extrait de L. HYERNAUX, *Traité de l'art des accouchements*, Bruxelles 1866, p. 658).

Il introduisit doucement la main droite bien graissée et en forme de cône dans le vagin, il écarta le col de la matrice et étendit la main. Il prit alors la branche mâle tenue comme une plume et appuyée sur l'aîne droite, il insinua l'extrémité de la cuiller au devant du ligament sacro-sciatique, puis tout en la glissant abaissa le crochet et l'inclina fort bas au-dessous du niveau de l'an us et fit subir ainsi à la branche le mouvement de spirale décrit par Mme Lachapelle.

Il retira la main droite, fit tenir la branche placée par la baeckel et introduisit sur l'autre main et au-dessus de la première la branche femelle, fit sans difficulté l'articulation et serra le tenon, il demanda un essuie-main, se dégraisa la

main, le ferma par un nœud et le mettant au-dessus du tenon, il en fit un véritable étrier dans lequel il mit le pied. La maman courageusement se laissait faire; il tira sur l'instrument ainsi facilement, vers le bas, et sentit bientôt la rotation s'indiquer. La tête se fixa sous l'os pubien, il enleva le pied, releva le forceps petit à petit et enleva les branches pour soutenir le périnée. Une poussée énergique de la maman fit sortir la tête, les épaules suivirent bientôt et l'enfant naquit; il était noir, il s'occupa de lui immédiatement. Il serra le cordon avec de la soie cuite et cirée, mais avant de fermer le nœud, laissa couler environ 2 cuillerées de sang. Il souffla dans la bouche du nouveau-né, lui jeta de l'eau froide sur le corps, et allait lui souffler de l'air dans l'an us lorsque l'enfant jeta son premier cri, il était sauvé ! Il le remit à la sage-femme, et tout heureux félicita la maman.

Patiemment il attendit que le placenta se détachât. Au bout d'une demi-heure, il enroula le cordon autour des doigts, lui imprima de petites saccades et tira légèrement dessus. L'arrière-faix était complet, il l'examina soigneusement, puis le fit enterrer immédiatement pour qu'aucun miasme ne puisse infecter l'air.

Il examina la maman, comme toujours la fourchette vulvaire était déchirée. Cela n'exigeait aucun traitement. Une petite hémorragie suivit, quelques compresses froides sur les cuisses et le ventre et l'expulsion des caillots contenus dans la matrice suffit à l'arrêter. Il recommanda de lui administrer le lendemain quelques grains de seigle atteints d'ergot, il n'en manquait pas dans les champs en ce moment.

Pendant ce temps la baeckel avait accaparé l'enfant; elle lui chatouilla le nez avec une plume pour le faire éternuer, lui mit du sel dans la bouche, elle le lava avec de la bière chaude et l'emballota, puis dans sa bouche à elle, bouche édentée, mâchonna du pain, elle y ajouta du miel, mit tout cela dans un chiffon qu'elle serra avec une ficelle et voulut l'introduire dans la bouche de l'enfant en guise de mond-stopsel (1).

(1) Sucette

Ici le médecin intervint avec fureur, il jeta cette saleté, fit desserrer les maillots pour que l'enfant pût au moins se mouvoir quelque peu et le fit mettre dans son berceau.

Alors il se retira dans la pièce commune, se lava les mains, essuya ses instruments et ne refusa pas de boire un grand verre de schnick avec le père et les voisins.

Pendant ce temps l'on arrangeait l'accouchée; on la lava sommairement et on la fit asseoir sur une chernise du mari, dont les bras furent enroulés autour de sa taille et les pans rabattus au devant du ventre.

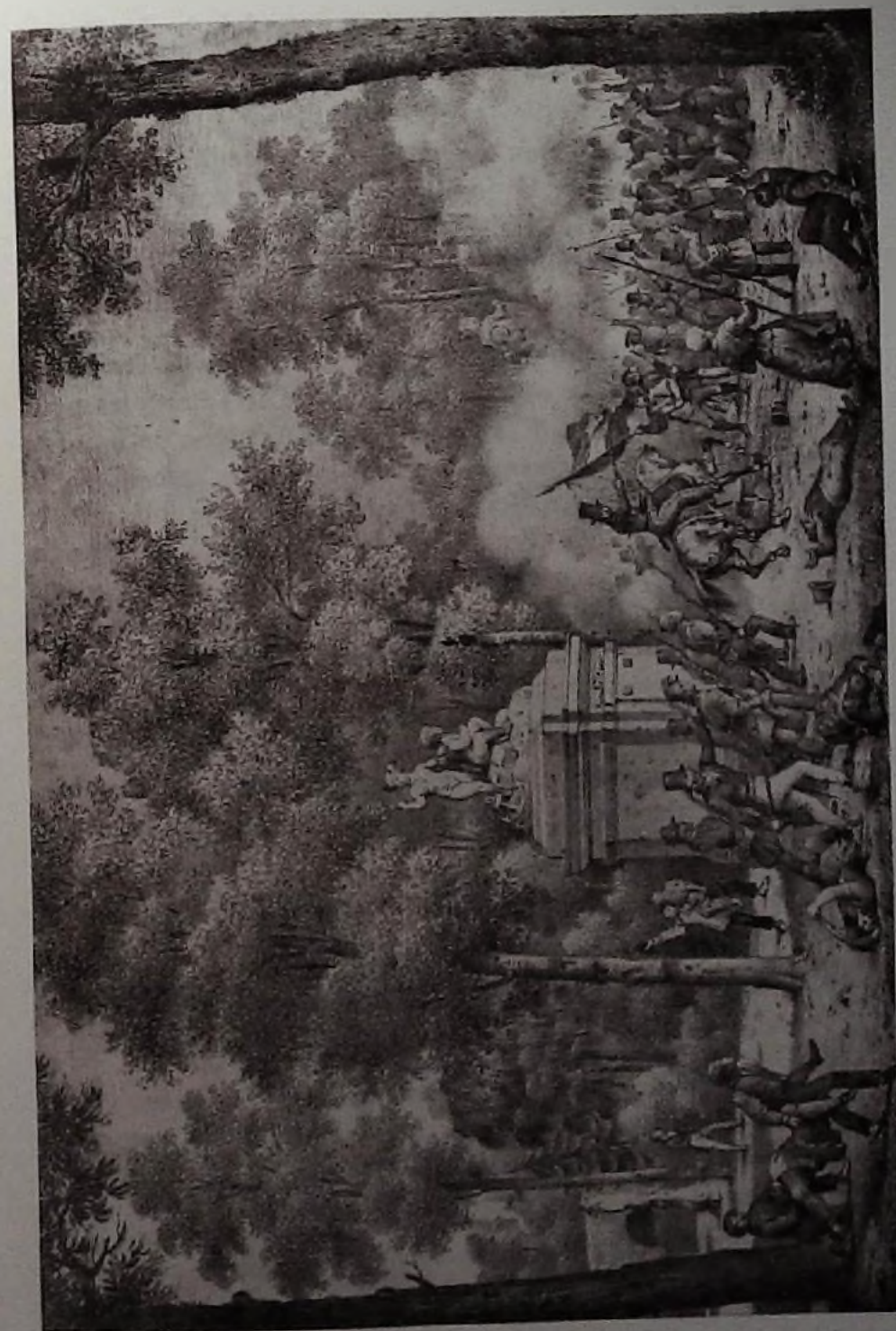
Tout fut vite terminé, la kelderkamer fut nettoyée à grande eau. Au fond de l'alcôve la maman fatiguée, sans dormir, se reposait. L'une après l'autre, baeckel et commères ayant bu leurs dernières jattes de café se retirèrent. Le père assis sur une chaise basse, las de la fatigue de la moisson ronflait. A cause de l'odeur, l'on avait éteint le crasset et soufflé par économie la chandelle bénite à Montaigne (elle devrait resservir encore plusieurs fois pour des gésines futures).

La lune éclairait seule la chambre. Le docteur souleva les couvertures de la malade, sentit encore une fois le globe de sûreté que faisait la matrice dans le ventre de la maman et prit son chapeau. La malade le remercia doucement. Le nouveau-né poussait ses petits cris plaintifs; dans l'étable on entendait tousser la petite tuberculeuse qui, elle non plus, ne dormait pas.

Il alluma la chandelle de la lanterne qu'on lui prêta, refusa le bout de conduite que lui proposait, sans enthousiasme, le paysan abruti de fatigue. Il sortit et s'enfonça dans la belle nuit d'été.

Le chemin du retour fut long et fatigant. Il y avait plus d'une heure de marche. De ferme en ferme des chiens aboyaient. Il ne rencontra personne.

Il arriva à la porte de Louvain, passa sous la poterne et réveilla le factionnaire endormi qui le reconnut de suite. Il descendit le boulevard. Malgré l'illumination qui avait eu lieu le soir à l'occasion de la fête du roi, la ville était silencieuse. Les Belges avaient houdé.



Prise du Parc. Dimanche 16 septembre 1830.

Rue Pachéco un scheppers (2) ivre reconduisait chez lui un bourgeois de Bruxelles, plus ivre encore, et le docteur de Vos arriva chez lui.

Dans son bureau, était préparée une bouteille de genièvre de Hasselt et un verre. Le journal du soir, " Le Belge ami du Roi et de la Patrie " était sur la table. Machinalement il l'ouvrit. Il vit qu'à cause de l'anniversaire du roi (toujours ce roi qu'il détestait), le journal ne paraîtrait pas le lendemain.

Les articles de politique extérieure étaient peu intéressants. Que lui importaient ce soir, fatigué comme il l'était, les nouvelles de Russie, que lui importait que l'Autriche refusât de reconnaître le gouvernement de Louis-Philippe, que dans la traditionnelle Angleterre des journaux sérieux ne blâmassent plus les révolutions de France et de Portugal. Il tourna la page et vit que le gouvernement batave voulait poursuivre à nouveau des patriotes honorables et estimés. La violence du journal l'étonna. Il vit que le même gouvernement levait l'interdit qu'il avait porté sur la Muette de Portici qu'on devait jouer le lendemain au Théâtre Royal de la Monnaie.

Il sentit le besoin d'une distraction et brusquement en vidant son " slaapmuts ", il décida qu'il irait lui aussi voir la Muette de Portici.

Dans la rue un veilleur de nuit poussa sans conviction son cri traditionnel.

Habitants de Bruxelles — Dormez;

Et pour les trépassés — Priez.

Des clochers de Sainte-Gudule tout proches, les douze coups de minuit tombèrent lourdement sur la ville endormie et le docteur de Vos s'en fut se coucher.

Le 27 juin 1930.

(2) Scheppers : surnom bruxellois des agents de police en 1830.